

hopala!

débats de bretagne et d'ailleurs

Identités

Mais comment puis-je être breton?

par Michel Rostain

Poésie

H. Mesdon, P. Tanguy, Vonaod

Sciences

A. Coutelle

Littérature

Entretien avec J. Failler

In memoriam

G. Jaffrenou, par S. Souquet ;
Morlay Troman, par F. Peru

hopala! lance un
concours de haïku

A. Kervern

Récits

M.-A. Constantine, D. Caraës, M. Cortella, B. Gestin,
H. Le Borgne, G. Prémel

Artiste invité

Maurice Le Meur

n°6

nov 2000 - fév 2001

h o p a l a !

débats de bretagne et d'ailleurs

n° 6

nov. 2000-fév. 2001

"La pire des choses est l'indifférence."

Ned Thomas

DIRECTEUR

Jean-Yves Le Disez

DIRECTEUR ADJOINT

Andrew Lincoln

COMITÉ DE RÉDACTION

Mary-Ann Constantine

Alain Kervern

Jean-Yves Le Disez

Andrew Lincoln

Roland Michon

Joseph Rio

**SECRÉTAIRE DE
RÉDACTION/MAQUETTISTE**

Manuel Cortella

**Librairies
partenaires**

Vous trouverez
hopala ! dans les
librairies dont les
noms suivent :

- Ar Bed Keltiek
(Brest, Quimper)
- Dialogues (Brest)
- Ar Vro
(Douarnenez)
- Cap'lan & Co
(Guimaec)
- Gwalarn (Lannion)
- Librairie-papeterie
du Conquet
(Le Conquet)
- Coop Breizh
(Lorient)
- Librairie
L'Imaginaire
(Lorient)
- André (Morlaix)
- La Nuit Bleu
Marine (Morlaix)
- Vent d'Ouest
(Nantes)
- Coop Breizh
(Paris)
- Le champ des
livres (Plougastel-
Daoulas)
- Calligrammes
(Quimper)
- Espace Culturel
(Quimper)
- Penn da Benn
(Quimper)
- Coop Breizh
(Rennes)
- Les Nourritures
Terrestres
(Rennes)
- Librairie Lenn ha
Dilenn (Vannes)

Cette liste n'est pas
définitive.
Toutes les librairies qui
souhaitent nous
rejoindre sont
naturellement les
bienvenues.

hopala ! – débats de Bretagne et d'ailleurs
paraît trois fois l'an.

Éditée par l'Association *HOPALA !*
(Plougastel-Daoulas)

ISSN 1296-2031

Soutenue par l'Institut Culturel de Bretagne
(Conseil Régional de Bretagne), la DRAC Bretagne
et le Conseil Général des Côtes d'Armor

Rédaction : *hopala !*,
BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas
Tél./Fax 02 98 30 60 30 - E-mail : hopala@wanadoo.fr

Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.
La revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont confiés.

© Association *HOPALA !* pour la traduction
des textes en français.

© les auteurs pour les textes.

Merci aux auteurs de nous faire parvenir leurs textes sur papier et
disquette, accompagnés d'une enveloppe affranchie à leur
adresse.

La revue se réserve le droit de refuser les articles qui lui seront
soumis. Les auteurs ne seront pas rémunérés.

hopala !

Sommaire

Éloge du récit	5
IDENTITÉ(S)	
Michel Rostain, Mais comment puis-je être breton?	6
Vonaod, Poésie galloise	25
LIEUX ET RENCONTRES	
Bernard Gestin, Ma casquette et les Afghans	32
Manuel Cortella, Chronique gluante	34
Gérard Prémel, Le technico-commercial	39
Mary-Ann Constantine, <i>Navigatio</i>	42
Didier Caraës, Gwerz "Erika"	44
Maurice Le Meur, par Patrick Hervé	47
Pierre Tanguy, Haïku	48
Hervé Le Borgne, Suite pour Joséphine	50
Hervé Mesdon, Ismes	55
Alain Coutelle, Un vieux texte scientifique : le premier récit de la création dans la Bible	62
Jean Failler, "J'écris quand il pleut"	71
IN MEMORIAM	
Sophie Souquet, Gildas Jaffrenou	76
Fañch Peru, Kenavo Morlay	82
Impressions	84
CONCOURS DE HAÏKU	
Règlement du concours	88
Alain Kervern, Pourquoi les non-Japonais composent-ils des haïku?	91

ÉDITORIAL

DEBAT

POÉSIE

RÉCITS

ARTISTE INVITÉ

POÉSIE

RÉCIT

POÉSIE

SCIENCES

LITTÉRATURE

COMPTES RENDUS

ÉVÈNEMENT

Éloge du récit

À côté de l'essai et du poème, genres auxquels *hopala !* a fait — et fera — la part belle, il existe une autre façon de se dire et de dire le monde à laquelle la revue n'avait peut-être pas su jusqu'ici faire toute la place qu'elle mérite. Nous voulons parler de ce que, faute de mieux, nous appellerons le 'récit', genre protéiforme, accueillant, qui va de la fiction, déjà timidement représentée dans les numéros antérieurs par quelques nouvelles, au récit entretenant un lien plus direct, du moins en apparence, avec ce que, faute de mieux, on appelle 'le réel'.

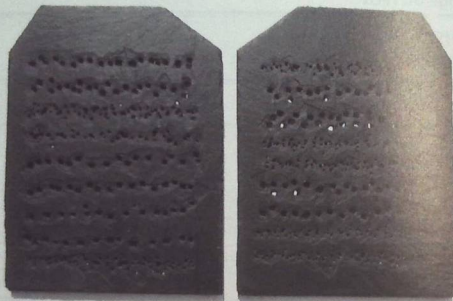
Plusieurs des textes rassemblés dans le présent numéro appartiennent à cette catégorie. Ancrés dans le réel, dans un réel toujours complexe, parfois gluant, ils ne se contentent pas de le reproduire, mais le travaillent par l'écriture pour l'interroger et s'interroger et nous interroger. Jeux de miroirs où il est parfois difficile de démêler l'ici de l'ailleurs, le même de l'autre, le soi du non-soi. Salutaire confusion des genres.

L'essai de Michel Rostain qui ouvre ce numéro, tout entier consacré à cette dialectique du même et de l'Autre, tire sans doute sa force de ce qu'il est aussi et peut-être surtout récit, récit d'une aventure humaine et artistique, d'une recherche de sympathie (de "fraternité", dirait l'auteur) avec le monde. Quête d'identité, certes, mais d'un qui a d'abord su "s'étranger", pour reprendre le joli mot de Montaigne.

"Les créateurs, écrit M. Rostain, [...] inventent les langues et les façons d'être ensemble d'aujourd'hui et de demain". Maurice Le Meur, artiste invité de ce numéro 6, est de ceux-là, lui qui a su inventer une langue de l'ardoise.

De la langue de l'ardoise à la langue des mégalithes, il n'y a qu'un pas, que nous invitons chacun à franchir en participant au Concours de Haïku que nous organisons. À vos plumes !*

*Pour plus de détails, voir règlement du concours pp. 88-90

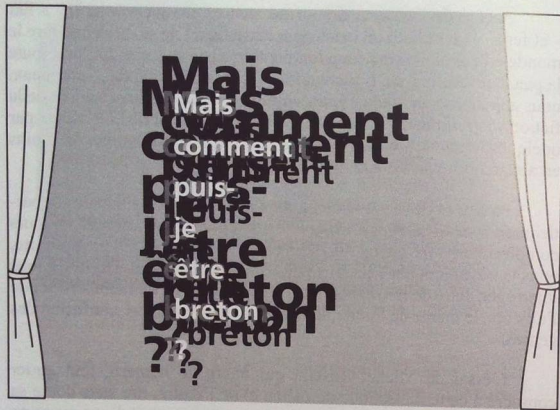


Grégorien,
ardoise,
Maurice Le Meur



Dastumad Meur
ardoise et techniques
mixtes,
Maurice Le Meur

Identité(s)



par Michel Rostain

J'ai beaucoup hésité à publier ces notes sur lesquelles je travaillais depuis plus de deux ans. Serviraient-elles vraiment à quelque chose ? Et pourquoi m'exposer sur ce sujet même ? J'écrivais tout de même, et, bien sûr, ce n'était pas pour moi seul. J'avais besoin de rassembler mes idées, de formuler toutes ces questions que ma vie en Bretagne me conduisait à envisager autrement, et il me fallait partager cela. J'étais surtout hanté par la crainte que le terrorisme ne se développe en lieu et place de la transformation démocratique de la Cité. De tout cela, il me fallait parler. J'écrivais donc, non pas en militant politique, mais à partir de mon expérience d'artiste et de responsable de Théâtre. En même temps, je ne savais pas bien quand et où publier tout cela. Je redoutais les mauvaises interprétations de ces notes. J'avais

beau me dire qu'il ne s'agissait ici que de notes destinées à des dialogues, non à des conclusions, je devinais bien les usages malintentionnés qu'il pouvait en être fait. Contre moi, et ce n'est jamais très amusant. Mais surtout contre le Théâtre que je dirige, et ça ce pourrait être grave, car tous mes efforts tendent à ouvrir ce Théâtre, à le maintenir aussi exigeant qu'accueillant, même aux plus difficiles moments dans la cité.

Et puis il y a eu, ces derniers mois, une terrible accélération des choses qui, de l'attentat de Quévert, aux accords de Matignon sur la Corse, ont fait que le débat s'est accéléré. Merci donc à *Hopala !* de me proposer ses colonnes. À moi de tenter de parler, – non pas d'argumenter, non pas de polémiquer avec mauvaise foi – à moi de dire simplement avec toutes les contradictions et avec toutes les incertitudes que cela suppose, comment je vois en tant qu'artiste, les rapports du territoire, de l'identité et de la création.

Être et vouloir être

Tout mon parcours d'artiste, metteur en scène musicien ou auteur, a été guidé par la question de la justesse (être juste sur scène, comme un accord peut sonner juste) et par l'exigence de la présence (être là, ici et maintenant). Toute ma vie d'étudiant en philosophie, puis plus tard ma vie intellectuelle, avait été hantée auparavant par la question de l'Être, du Non-Être, de l'Êtant, du sujet et de son abolition. De Heidegger à Sartre, de Freud à Deleuze, de Peter Brook à Max Roach, de Janis Joplin à Martha Argueritch, ce travail de la pensée puis de l'émotion fut en moi incessant, fécond, évidemment jamais achevé ; j'y trouvais des continuités. Et voici qu'arrivé en Bretagne depuis bientôt six ans, et maintenant devenu, je le crois, profondément citoyen en Bretagne, un autre aspect des mêmes questions me revient autrement formulé. Non plus seulement la question philosophique "Qui est l'homme ? Qui suis-je ?", mais plus concrètement "Qui es-tu ? Où es-tu ?". Suis-je breton ? Qu'est-ce que l'identité, et qu'est-ce que cette identité culturelle dont on parle tant ici ? En essayant d'écrire ces lignes, je ne tente nullement de formuler une doctrine du peuple, de l'identité collective, de la culture, etc... Non. Je commence en fait par reprendre les données les plus singulières de mon expérience, en les confrontant aux conditions particulières à partir desquelles je parle aujourd'hui à Quimper. Cet assemblage complexe et hétéroclite d'idées, de perceptions, et de questions que je me pose en tant qu'homme et en tant qu'artiste sur l'identité, me voici à tenter de le

Michel Rostain est musicien, metteur en scène de spectacles musicaux. Depuis 1995, il dirige le Théâtre de Cornouaille - Scène Nationale de Quimper



Photo Lionel Flageul

mettre en forme, pour le comprendre et si possible pour l'enrichir (ou le corriger) en le proposant à mes amis d'ici, avec la même confiance que celle avec laquelle ils m'ont accueilli. À vrai dire, je crois que ce n'est qu'en partant de nos expériences et réflexions singulières que nous contribuerons à une véritable pensée collective nouvelle, ample et fondatrice, loin de tout sectarisme. Le véritable besoin intérieur d'écrire aujourd'hui, il est là pour moi : au milieu de tant de débats sur l'identité bretonne ou sur la république française il est tout à fait impensable de se taire. Mais je me refuse à parler autrement qu'à partir de mon expérience personnelle, faite d'expériences artistiques, militantes, philosophiques, amoureuses, ... bref, une vie, avec ses richesses et ses doutes. Si je tente de résumer l'essentiel : pour moi qui ai été nourri par de si belles traditions philosophiques du XX^{ème} siècle, "être français", "être breton", "être européen", toutes ces identités relèvent au bout du compte à mes yeux de la catégorie du vouloir être. L'être ne peut relever que du vouloir être. Première évidence, vieille certitude. Pensée peut-être propre à ma génération, mais c'est la mienne. En un sens, elle est devenue comme mon "identité" philosophique, celle qui me sert de boussole morale. En démocratie républicaine, comme en philosophie, l'existence précède l'essence. L'existence, le projet d'être, définissent l'essence de l'être.

Être d'ici, être de quelque part, signifiera donc surtout cela à mes yeux : être avec ceux d'ici, vouloir être ici avec ceux qui veulent être d'ici. Je le reconnais, en un sens, c'est une pensée un peu déraisonnable, prométhéenne. Mais, en fait, plus qu'une pensée, c'est une façon d'être profondément agissante en moi. Et puisque je ne peux la refouler, ni ne le veux, je dois bien l'avouer comme telle.

En 1917, certains "soviets" n'avaient peut-être pas d'autres projets. C'est en tout cas ce que, à vingt ans déjà, j'ai espéré aimer en eux, avant d'y découvrir très vite tant de ferments de la dictature stalinienne. Autonomie, indépendance, autogestion, vivre ici avec ceux qui veulent y vivre, selon des règles fraternelles que nous pourrions partager, que nous voudrions élaborer ici ensemble : ça, c'est toujours pour moi un beau projet politique, une drôle de synthèse, bricolée de fouriérisme, de christianisme, d'anarchie, de Mai 68, et de social-démocratie...

La question que je pose n'est pas : "Qui est d'ici ?" (car les réponses risquent toujours d'être essentialistes, du type : "Je suis d'ici à cause de ma langue, à cause du pays où je suis né. À cause de ma mère, à cause de mon père, à cause de mon sang"). Elle est encore

moins : "Qui n'est pas d'ici ?" - question stupéfiante pour moi. Ma question serait plutôt : "Pour (faire) quoi ensemble être ici ?" Moins donc une question d'origine qu'un choix de destination. "Comment être ici ensemble, selon quelles règles communes ?" Fraternité, ouverture, liberté, égalité, responsabilité, respect, etc. C'est ça ma réponse spontanée, ma première réponse à la question "identitaire". "Où allons-nous ensemble ?" plutôt que "D'où viens-tu?".

Je sais bien, il y a des choses qu'il me faut reconnaître en moi comme des strates anciennes, profondes, déterminantes : le bleu du ciel, les taureaux, l'accent qui chante, les paso-dobles, toutes ces données sensorielles que j'ai cueillies dans le Midi où j'ai vu le jour. Des pôles magnétiques intimes. Comme une géographie sentimentale. Des émotions qui vibrent aussitôt qu'on les excite. Je les aime. Je les célèbre même. "Le pays où je suis né", ces choses fondamentales qu'on appelle le pays natal, font partie de moi. Mais ces choses, à y regarder de plus près, ne sont pas moi, elle ne me constituent pas. Elles m'ont été données, elles m'ont accueilli, j'en ai fait des repères de mon enfance, puis de ma vie. Pour autant, elles ne me constituent pas totalement ni définitivement.

Mon histoire intellectuelle, morale et artistique me conduit à penser et à vivre loin de toute soumission à l'héritage. Dès que j'ai pu et su penser par moi-même, c'est cette éthique-là qui est devenue la mienne, tout près de cette vision humaniste, fraternelle et orgueilleuse qui a tant nourri les démocrates et les révolutionnaires, et qui les conduisait à prétendre bâtir la Cité. Je serai toujours de là où je voudrai être, avec ceux avec qui je partagerai ma vie. Je suis donc du Midi, car j'ai repris à mon compte certains de ces repères d'enfance qui m'avaient été donnés. Mais je ne suis plus du Midi, car je n'y bâtis plus, et je n'y partage plus rien en ce moment. Mes racines méridionales m'ont aidé à pousser. Elles ne m'obligent pas à être méridional. Elles ne m'interdisent pas de devenir ailleurs, ici, en Bretagne.

"N'est étranger, disait le compositeur Joseph Haydn, que celui qui n'est d'aucune utilité aux autochtones d'un pays". J'ai le fol orgueil d'espérer que je ne suis pas étranger en Bretagne, et de croire que mon action artistique contribue modestement mais réellement à construire ce pays de Bretagne où je vis intensément depuis six ans, et où je partage tant de choses.

C'est clair : si je me demande, "Comment je veux être breton ?", je réfléchis, loin de tout droit du sang. Sinon il me serait interdit d'être

breton, moi le lozérien élevé en Provence, et qui a vécu trente ans à Paris. Pas d'utopie derrière mon interrogation. L'utopie, justement, elle n'est nulle part. U-topos. Il n'y a aucun lieu en utopie. Si je parle de Bretagne, le topos, le lieu dont je parle est très concret, surtout en Finistère, avec son histoire, ses composantes culturelles, économiques et sociales, fruits d'une histoire politique, et aussi d'une histoire rurale, et aussi d'une histoire maritime, et aussi d'une histoire chrétienne, et encore d'une histoire païenne, et aussi... etc.

Je n'ai rien à méconnaître là-dedans, rien non plus à béatifier. Cette histoire est belle, terrible, complexe... Elle a donné ce pays, et ses concitoyens que j'ai rejoints aujourd'hui, et avec qui je me plais à imaginer le présent et le futur ensemble. Je ne l'ai pas vécue, ni mon sang, mais elle me concerne maintenant, en tant qu'histoire à poursuivre.

Entrer en Bretonnitude ? Je rencontre souvent des militants parisiens, avoués ou non, d'une Bretagne plus ou moins indépendante. (Le directeur d'un Théâtre est toujours approché (ou repoussé) par les militants politiques. Forcément : le théâtre parle de la Cité. L'art théâtral n'est jamais loin des choses "politiques" - polis en grec). Je suis amené souvent à rencontrer ces militants bretons, et à vrai dire, débattre avec eux m'intéresse toujours. Pour les questions qu'ils posent. Et peut-être aussi parce que je suis moi aussi, à ma façon, un militant. Étudiant, j'ai été militant de toutes sortes de causes fraternelles. Aujourd'hui, à vrai dire, je reste militant, c'est une expérience irréversible, même si je suis moins militant d'une cause précise (encore que la fraternité...). Je me dirais maintenant plus proche d'une sorte de militantisme du désir, associé à l'idée de responsabilité. Et surtout, en tant qu'artiste, un militantisme de la justesse artistique confrontée à l'altérité.

Ces militants me parlent de Bretagne. D'une Bretagne où quelque trois millions d'habitants décideraient ensemble de leur destin. Quand ces militants me parlent d'une vie plus démocratique et républicaine que celle que nous propose aujourd'hui la France jacobine et marchandisée, je ne saurais qu'objecter. L'autogestion, on l'a compris, c'est ma culture. Alors pourquoi pas ? Pourquoi pas en effet de belles aventures autogestionnaires à l'échelle d'un ensemble géographique cohérent ? Ça n'a jamais marché jusqu'à présent, c'est opposé à la tradition jacobine française, mais je ne suis surtout pas là pour opposer une tradition discutable à une utopie jusqu'ici inaboutie. Le vieux fond libertaire qui est en moi ne peut pas être insensible à l'idée de plus de démocratie.

Par contre, je n'ai jamais pu endosser l'idée léniniste de l'avant-garde autoproclamée. Ni celle de la légitimité historique, ce passeport facile pour tant d'effusions de sang. Je me dis : si une communauté de Bretagne doit naître, qu'elle naisse démocratiquement, non par la violence d'une minorité aux idées justes, ni sous couvert d'une essence bretonne. Dans les deux cas, il ne s'agirait nullement de démocratie, ni de fraternité, ni de liberté, ni de république.

Les trente dernières années le prouvent (Fraction Armée Rouge, E.T.A., bande à Baader, Corse, etc.) : les militants indépendantistes armés sont enfermés le plus souvent, dans nos pays industriels avancés, dans une spirale terroriste infinie, inacceptable, terrible. Comment contribuer à ce que d'autres démarches s'inventent, et que la parole démocratique ne cède jamais au silence aveugle de la violence ?

Débat compliqué ! À cause de l'histoire, à cause de plein de choses très intimes (le parcours de chacun), à cause de plein de préjugés et suspensions dans tous les camps, et aussi à cause d'une pensée moderne qui tarde à se formuler clairement sur ce sujet. La gauche française, porteuse de l'idée universaliste a tellement tardé à réfléchir sur cette idée de territoire confronté à la réalité de la mondialisation ! Elle a tellement méprisé l'idée de territoire, la question de l'identité ! Ce faisant, elle a abandonné le terrain aux nostalgiques ou aux ethnocistes et elle n'a pas aidé les authentiques démocrates à trouver librement de nouvelles formulations pour bâtir un nouveau monde.

Qui est breton ?

Après Morvan Lebesque, je demande "comment puis-je être breton ?". Comment, artiste à Quimper, artiste venu d'ailleurs, je puis être breton ? La réponse de certains sera-t-elle de me demander d'entrer en Bretonnitude comme on se convertit à certaines religions ou à certaines maçonneries (serments d'allégeance et abjurations) ? Et puis encore de parler breton ? Plus participer à quelques manifs de soutien aux prisonniers politiques ? Me demandera-t-on aussi d'être artiste "dans un esprit celtique" (j'ai lu cette formule quelque part !) ? Je caricature, bien entendu. Mais, plus profondément, dites-moi, mes amis : À quoi reconnaissez-vous un vrai breton ? À son nom ? À sa filiation ? À son lieu de naissance ? Certains politiques entretiennent cette ambiguïté, et ça me choque.

C'est inacceptable. Il faut dire publiquement, qu'il est inacceptable d'identifier le combat pour la Bretagne à l'exaltation des essences

ou des gènes bretons. Il nous faut répondre publiquement à cette question de base : c'est comment la conciliation d'une exigence démocratique et d'un projet breton ? La démocratie est un projet d'existence, le projet le plus fragile qui soit, et le plus difficile qui soit. On ne peut le sous-entendre. Le projet breton, il faut le préciser, sans lâcher quoi que ce soit du projet démocratique.

On pourrait poursuivre ces dialogues sur l'identité à partir d'autres réflexions encore. Par exemple sur la rencontre de l'esprit de fondation avec l'esprit de tolérance. Paul Ricœur parlerait de co-fondation. Tout pays est débiteur d'une histoire qu'il transforme en mythes, mythes qui, eux-mêmes, évoluent.

Parfois je vois bien comment l'on tente ici en Bretagne de formuler ces mythes (de les forger même un peu, comme on a forgé le mythe d'Ossian et tant d'autres depuis cent ans). Et d'ailleurs pourquoi pas ? Pourquoi pas le rappel, et même l'invention (comme on invente un trésor) de faits, de gestes, de mots et lieux et symboles qui, tressés côte à côte, délimitent un espace, un monde mythique où trouver des repères communs ? Mais (et c'est là, uniquement là que la véritable bataille démocratique commence, c'est là que se bâtit vraiment l'avenir, c'est là que l'on peut vraiment sortir de la langue de bois), aucun mythe n'est acceptable s'il en vient à nous enfermer dans un retour illusoire sur un passé meilleur, ni dans une fixité clôturante. Rien n'est acceptable d'une mythologie qui conduit à l'entre-soi frileux. Aucun mythe n'est plus acceptable s'il est le fruit de l'intolérance, ou s'il en est le père. Intolérance, passéisme, essentialisme : il y a des façons graves d'utiliser la mythologie.

La république française a choisi ses mythes (la prise de la Bastille, la Résistance, etc...). De drôles de mythes parfois, de véritables re-constructions à certains égards, mais il s'agit au bout du compte de mythes qui ont voulu dessiner un avenir plus fraternel que le passé. La réaction choisit de son côté d'autres styles de mythes, des mythes essentialistes, bien plus que des mythes épiques. En fait, je le vois bien en écrivant, je pense que les mythes ne préexistent pas vraiment en eux-mêmes. Ce sont les pouvoirs qui donnent forme et force au mythe. Quels mythes nous choisissons-nous ? Des mythes bidons, ou des mythes de forgerons ? Il y a là une lucidité nécessaire à avoir. Encore et toujours ce rapport de l'existence et de l'essence, j'y reviens inlassablement. Une ornière de ma pensée ? Je ne crois pas. Qu'est-ce qui est constitutif d'une Nation ? Un accord, un montage juridico-politique, un contrat, et toute la culture qu'on bâtit avec cette Nation, les mythes qu'on désigne comme mythes fondateurs, l'histoire que l'on

inscrit, telle qu'on la comprend et l'écrit, dans cette culture.

C'est décisif : un peuple souverain est un peuple qui s'est accordé sur sa souveraineté, et non un peuple imaginaire à qui l'on attribue une souveraineté mythique. Qu'est-ce qui serait constitutif d'une Nation démocratique ? Langue, histoire, frontières sans doute, mais aussi et surtout, volonté collective pour l'avenir. "Ni de gauche ni de droite, mais Breton", ça se dit. Qu'est-ce que ça veut dire ? Assurément, l'idée démocratique et républicaine n'est pas l'apanage de la gauche : l'histoire a effectué son travail, et cette belle idée républicaine et démocratique appartient à tous, à droite et à gauche. Mais l'idée essentialiste, elle, n'est pas démocratique, elle ne se réfère pas à un peuple souverain, mais à une idée d'un peuple qui préexisterait à son expression souveraine.

L'idée ethnique ne sert pas en elle-même une cause démocratique. Elle peut être, tout au contraire, un terrible instrument de conquête ou de conservation d'un pouvoir peu démocratique.

Il faut bien dire que certains des leaders qui exaltent haut et fort la bretonnitude ne semblent se servir de cette idée ethnique que pour accroître leur pouvoir, sans rien dire de la façon dont le peuple breton va en réalité décider de sa vie. Il suffirait que le peuple breton vive entre soi. Je ne crois pas. Le peuple n'est pas souverain au nom de son essence, mais au nom de sa volonté démocratiquement formulée d'être souverain.

Identités collectives

Après cinq siècles de colonisation, qu'est-ce aujourd'hui que l'homme breton ? Qu'est-ce que l'identité collective ? Qu'est-ce que le désir de vivre ensemble dans un pays ? La culture française républicaine a toujours évité ces questions. Cette culture française de gauche, c'est profondément la mienne en un sens, mais je ne sais quelles étapes de ma vie (la fréquentation précoce des anars ? le scoutisme ? les luttes anti-coloniales ? le télescopage familial d'une tradition protestante avec le catholicisme ? le travail théâtral ? la pratique de la musique ? allez savoir...), toute ces choses m'ont très tôt conduit à être particulièrement sensible à cette question du territoire et au regard aigu qu'elle nous fait porter sur le vivre ensemble ici et maintenant.

Pour la pensée de gauche française, les concepts d'identité ou de territoire seraient-ils des sujets néfastes ? Une zone d'idées qui ne

devrait pas être explorée ? Tout porte à le croire. Nous connaissons tous des artistes et des responsables de bonne foi (et parfois de bonne conscience) qui vivent avec cette pensée, bien courte à mon avis, que le problème de l'identité et du territoire est dangereux, donc à éviter. Peuple, pays, territoire monde, étranger : c'est assurément une équation complexe. Mais ignorer cette équation, c'est la rendre maléfique. Je ne peux agir ainsi. C'est sans doute une des raisons qui m'ont conduit à faire du théâtre en musicien et à être metteur en scène de spectacles musicaux car le théâtre, dramatique ou lyrique, ça ne parle que de ça : l'altérité. Et si j'en suis venu à prendre la direction d'un Théâtre, c'est qu'un Théâtre, c'est inscrit dans une ville. Il n'y a pas de théâtre sans territoire. Un curieux destin m'a ensuite conduit à prendre cette responsabilité artistique et territoriale en Bretagne, en Finistère, en Cornouaille, au cœur du débat identitaire et territorial. Je prends ça comme une chance.

Vivre ensemble

"Il n'y a rien de commun à tous les Bretons, et pourtant il y a identité", dit en substance Ronan Le Coadic. C'est un paradoxe. "Ce qui compte en matière d'identité n'est pas objectivement mesurable. Ce qui compte d'abord, c'est ce qu'il y a dans les esprits. Et là, on trouve une volonté d'être breton". Volonté dit Ronan Le Coadic. J'apprécie sa formule, si proche de mon "anti-essentialisme". C'est la volonté d'être breton qui constitue l'identité bretonne. Cette volonté d'être breton, on la retrouve très forte en Finistère, associée ou non aux enjeux de la langue bretonne. Gweltaz Ar Fur, ami et compagnon formidable de tant de conversations à ce sujet, me disait mieux encore : "Plus fort que 'ma volonté d'être breton', je parlerais de ma 'fantaisie' d'être breton". Magnifique définition d'un vrai désir, libre et irrépressible. Il y a donc d'un côté cette volonté d'être breton, si souvent palpable ici. Volonté de partager un héritage socio-culturel. Volonté imprécise mais réelle de faire quelque chose ensemble. Et puis, il y a, par ailleurs, la manière dont toutes sortes de responsables politiques exploitent cette image de soi.

Toute identité collective n'est d'abord qu'un ensemble de représentations (le psychanalyste en moi fera remarquer qu'il en va de même d'ailleurs pour l'identité individuelle qui est un sacré bric à brac de représentations de soi). Mais c'est la volonté qui constitue une identité politique. Ne dispensons personne de volonté au nom d'une identité qui préexisterait à cette volonté. Ne manipulons pas ce qui peut se

partager dans les esprits en le transformant en gènes nationaux. Ne laissons pas la volonté d'être ensemble devenir une soumission à une représentation mythique de l'éternel breton.

Local et universel

Penser local, agir plus largement éventuellement ensuite, c'est, à l'inverse du capitalisme (qui pense global et agit localement) la direction que j'ai prise en inscrivant ma vie d'artiste à Quimper. Une façon de me poser quotidiennement la question du rapport de l'art et du territoire, du rapport de la collectivité et de ses identités.

Faire du théâtre, de la danse ou de la musique, c'est, je l'ai dit, travailler sur l'être là : l'être là de l'interprète sur scène, l'être là de la langue, l'être là avec l'Autre, l'être là avec le public. Responsables d'un Théâtre, nous avons réellement notre part de responsabilité dans l'être ensemble. Une part très singulière, mais considérable.

Je me méfie des déclarations faites avec un trémolo dans la voix sur l'universalité de l'art. C'est tellement irréfutable, tellement incorporé dans notre culture. C'est une magnifique idée, mais en moi-même, je me demande toujours d'où, de quel territoire, viennent certaines déclarations aussi universalistes qu'abstraites. Bien souvent, elles ne viennent de nulle part, et ne souhaitent rencontrer aucune réalité, aucune communauté humaine concrète. L'idée d'universalité ne peut pas être une rente éternelle de pensée, surtout quand elle dispense de réfléchir aux formes modernes de la démocratie. Que signifie universalité à l'époque du mondialisme ? Nous devons aussi bien douter de l'ancienne définition de l'identité locale que de l'ancienne définition de l'universalité. De même pour la définition de la république : une véritable transformation politique, faisant que le Centre ne serait plus à Paris, est-elle à envisager comme une régression, ou au contraire comme une source d'efficacité nouvelles, et comme un pas vers plus de démocratie ? Est-il interdit de poser la question ? Ne peut-il y avoir de république que jacobine ? Ne peut-il y avoir d'esprit de création que centraliste ?

La sclérose actuelle de tant d'institutions politiques françaises a tenu longtemps entre autres choses, au refus général d'envisager la vie ensemble autrement que centralisée. Cette vieille façon de vivre, avec un État omnipotent et dispensé de rendre des comptes, habite sournoisement le débat. Pour que de nouveaux Centres apparaissent, pour

qu'ils aient la force de se penser d'eux-mêmes comme nouveaux Centres, initiateurs de projets, négociateurs de projets avec d'autres Centres, pour qu'ils inventent de nouvelles façons d'être ensemble, d'autres organisations s'imposent. Bien sûr, les Régions inquiètent, en particulier à cause de ces barons politiques qui pourraient utiliser l'essence identitaire au lieu de bâtir la démocratie décentralisée. Et aussi à cause de tant de déclarations à courte vue, qui font passer des enjeux clientélistes avant les enjeux d'intérêt général. Il est clair que les dangers sont réels. Comment faire ? Parlons-en.

Puisqu'en Bretagne, le débat sur la Région est totalement hanté par cette question de l'identité collective, il faut y contribuer, non le laisser se polluer de sous-entendus et de non-dits ou de non-pensé si l'on veut que ce débat reste démocratique. Certains leaders semblent, par exemple, s'évertuer à assimiler culture et identité. Aidons (exigeons cela d'eux) à démêler les arguments fondés, et les arguments inacceptables. D'autres à l'opposé, assimilent tout aussi systématiquement local, territoire et réaction. Pointons méthodiquement les origines et les conséquences historiques de cette pensée. Ne laissons plus passer – en nous même et chez les autres – tant d'approximations involontaires ou volontaires. Car ces positions manichéennes sont dangereuses, porteuses de faux débats et d'interdictions de toute pensée nouvelle. Elles cultivent le flou (est-il tolérable que le combat pour le territoire et l'identité semble si souvent faire prospérer l'intérêt individuel, le lobbying de petits groupes, voire le clientélisme ?). Ces positions manipulatrices caricaturent l'adversaire (la belle notion d'intérêt général deviendrait mauvaise puisque défendue par des méchants jacobins, le combat pour la langue étant devenu un simple masque pour les suppôts de l'indépendantisme, etc). À quels endroits de notre société est-il possible d'imaginer que se mène un véritable travail d'écoute, de confrontation, d'élaboration, un travail d'une qualité telle (honnêteté de pensée, rigueur de formulations) qu'il contribue à redonner au débat politique une réelle dignité ?

Le débat sur la décentralisation appartient à tous, et je suis bien loin d'en avoir fait le tour. Je vois bien que mes propos risquent d'être trop généraux, et incomplets, voire contradictoires. Mais mon rôle d'artiste n'est pas de chercher à toute force des cohérences. Il est plutôt, comme pour un poète, d'essayer de parler vrai, sans m'habiller des oripeaux de la vérité assénée et de la cohérence. Je poursuis donc cette réflexion, mais plus clairement j'espère, depuis la musique et le théâtre qui sont mes vrais points de départ intimes.

Quelle place pour un Théâtre dans ces débats ?

En 1995, lorsque j'ai été nommé Directeur de la Scène Nationale de Quimper, un journal militant breton m'accueillait par un long article mêlé de soupçons et d'injures : en résumé, j'étais forcément un flic de la culture jacobine, un héritier des colonisateurs. Et puisque je n'étais pas breton, je ne pouvais en rien contribuer à la culture bretonne. Je rappelle cet incident pas seulement pour me vanter d'avoir noué tout autrement les dialogues ici (encore que j'en sois fier). J'ai bâti autre chose : un Théâtre qui brasse à foison tant de formes différentes, théâtre dramatique, théâtre lyrique, danse (classique et contemporaine), musiques (toutes les musiques, de la chanson au jazz, de la tradition populaire à la tradition savante), un Théâtre qui brasse volontairement tant de courants esthétiques différents, voire divergents, un Théâtre qui propose tant de points de vue aussi exceptionnels qu'inattendus sur l'humanité et son rapport à elle-même. Un tel Théâtre combat en fait tous les sectarismes, toutes les idées reçues. À l'opposé du procès qu'on voulait me faire. À l'opposé aussi des méthodes douteuses de ce mauvais procès.

Je revendique hautement le fait que le théâtre ne puisse être embrigadé par aucun parti politique. Qu'il ne serve aucune campagne électorale. Ça ne veut pas dire qu'un Théâtre soit un lieu aseptisé. On le sait bien, c'est tout le contraire. Un Théâtre où se rencontrent tant d'artistes et d'expériences artistiques différentes est à la fois un lieu d'exigence (pour le travail artistique), un lieu de tolérance, un lieu de débats et de contradictions très fortes (tout artiste est au cœur de mille vraies contradictions, ce sont elles qui nous bouleversent et non de schématiques idées reçues ni les bons sentiments).

Il y a des groupes politiques qui regrettent qu'un Théâtre ne soit pas uniquement un lieu de diffusion des idées justes (Mao Tse Tong pensait ainsi). Il y a des partis politiques qui préféreraient en fait qu'un Théâtre soit un lieu pur et simple de divertissement, une variante locale de TF1. Il y en a d'autres encore qui préféreraient que le Théâtre ne soit pas un lieu d'accueil et de création pour des artistes professionnels. Nul n'osera aller jusqu'au bout de tels raisonnements et n'osera formuler pareilles sottises. Mais, en fait, c'est cela qui sous-tend les formules maladroites ou malintentionnées de tant de déclarations abruptes sur le théâtre. À l'opposé de ces visions manipulatrices ou consommatrices de l'Art, il y a aussi tous ceux qui pensent de manière non moins discutable que les formes ne dialoguent qu'avec les formes, et qu'elles n'ont rien à voir avec les territoires.

Contre ce type de formalisme, et contre tout esprit d'embrigadement, contre la censure, contre la médiocrité para-télévisuelle, contre la transformation de l'art et de la pensée des hommes en marchandises, et surtout pour la rencontre des œuvres et des artistes avec les hommes et les femmes de la Cité, il y a cette vision du théâtre qui est la mienne : le Théâtre comme lieu d'invention à la fois de formes et de concitoyenneté. Il y a dans cette définition comme une sorte de boussole intime, où je parviens sans doute tant bien que mal à tenir les deux bouts d'une chaîne, à bien d'autres égards, intenable : d'un côté, tirant à hue et à dia, les terribles et imprévisibles chemins singuliers de toute expérience créatrice. Et de l'autre, ma culture militante et démocratique. Contribuer au vivre ensemble, et développer l'esprit de création, c'est vraiment pour moi deux aspects d'une même éthique. Évidemment, ce que je dis là, c'est essentiel, et en même temps, c'est presque irréalisable, ça marche tellement difficilement, ça ne perdure pas aisément, mais je ne peux pourtant pas y renoncer. C'est un projet. Après tout la création, c'est toujours un projet. Et la démocratie aussi.

Notre praxis d'artistes, c'est la création. Cette praxis engage un travail de fond dans un même temps, dans un même mouvement, avec les formes, avec les langues (la bataille pour la langue, ce doit être aussi une bataille pour l'invention de la langue), et avec les spectateurs. Créer, pour nous artistes ou responsables de Théâtres, c'est forger les formes, les langues et la relation avec les spectateurs. La praxis démocratique ne fait pas autre chose, d'autres manières seulement. Elle forge les règles de vie commune, la culture, la concitoyenneté.

À mes yeux, il n'y a pas à s'étonner de voir tant de ceux-là même qui exaltent haut et fort l'essence (française, bretonne, etc...) être si souvent indifférents ou hostiles à la création. Pour moi, l'idéal démocratique et l'exigence de création sont cohérents l'un à l'autre. L'un ne va pas sans l'autre. Le mouvement identitaire actuel doit s'approprié à son tour cet idéal démocratique tout comme cette exigence de création.

Évidemment, disant cela, je sais que je vais contre beaucoup d'artistes devenus belles âmes universalistes abstraites. Une mode a dominé en France, de Michel Guy (1975) au Jack Lang du milieu des années 90. Elle voulait que la pratique de la création artistique et la pratique de la concitoyenneté (bâtir un théâtre, bâtir des formes et des langues, bâtir un public, bâtir la cité) n'aient au bout du compte rien à voir. Tout au contraire, c'est de l'invention d'une éthique artistique du théâtre (ou de la musique) ici et maintenant qu'il s'agit pour moi. L'articulation de la création avec le territoire est une question artistique.

Populaire et savant

Il me faut aborder ces questions par d'autres bouts encore. Par exemple, la question de l'art populaire, sourdement et inlassablement posée ici en Bretagne. Il y a dans l'indifférence ou l'hostilité de certains militants bretonnants face à la "culture savante", une attitude curieuse. La "culture savante" ne serait-elle pas bonne pour les Bretons ? N'y aurait-il de bonne culture que la culture bretonne ? On retrouve pourtant parfois dans le combat pour la culture bretonne, cette chose jamais ouvertement dite, mais sous-entendue : la production savante ne serait pas bretonne. De même, la production de culture en langue française ne pourrait pas être bretonne. Ce n'est jamais dit, mais le contraire n'est pas dit non plus.

Qui sont les plus grands écrivains de Bretagne aujourd'hui ? Et les plus grands auteurs de théâtre en Bretagne ? Le théâtre breton, est-ce seulement le théâtre en breton ? Où sont les lieux de culture vivante en Bretagne ? Osons parler de tout cela. Ne laissons pas s'infiltrer dans les têtes des approximations pleines d'ambiguïtés, en ne nous référant qu'à la musique (toutes les musiques) et à la danse (traditionnelle), ce qui permet d'esquiver une bonne partie du débat.

Qui serait assez aveugle pour ne pas souhaiter que les Bretons d'aujourd'hui s'intéressent à la fois, d'un seul élan, à la beauté de la langue bretonne (ce que Yann Fanch Kemener par exemple accomplit avec la plus belle et la plus grande rigueur artistique), à la force des inventions d'aujourd'hui, dans toutes les langues des Bretons (y compris bien entendu la langue française, tout comme les Irlandais chantent en anglais massivement et si bien !), et à toutes les grandes innovations artistiques du monde entier ? Qui serait assez aveugle pour exclure toute culture savante de l'histoire vivante de la Bretagne ? Personne n'ose dire de telles sottises, et pourtant, elles rampent à la lisière de bien des déclarations. Il faut sans doute oser forcer le débat courageusement et publiquement sur ces questions. Parler de la lutte pour la langue, contre tant de siècles d'oppression, et aussi parler du travail d'invention, de création.

Pour ma part, je souhaite que notre Théâtre contribue quotidiennement au développement de la culture bretonne. Pas seulement quand il invite Dan Ar Braz, Eric Marchand, le Bagad Kemper ou Gilles Servat. Ni quand je mets en scène "Douar Glizh", un spectacle en breton avec Annie Ebrel et Riccardo Del Fra, aux frontières de la musique traditionnelle, du jazz le plus moderne, et d'un art lyrique renouvelé. Je suis sûr que nous contribuons encore très fort à la culture bretonne quand nous dialoguons avec Roland Fichet ou avec Paol Keineg. Et

encore quand nous accueillons Madeleine Louarn, Eric Vigner, Laurent Javaloyes ou Patrick Le Doaré Et encore quand nous organisons des rendez-vous de découverte avec tant d'artistes "étrangers" à la Bretagne.

Tradition et création

L'authentique est le plus souvent un leurre. Aïe, est-ce que je dis des bêtises en disant que l'authentiquement breton, c'est un leurre ? Suis-je politiquement incorrect ? Je le pense pourtant profondément, il n'y a pas de tradition pure (ici, purement bretonne) antérieure aux dégradations que lui auraient fait subir la modernité (conjuguée avec le colonialisme français). Penser le contraire, c'est fermer les yeux sur l'histoire qui depuis plus de dix siècles a été faite d'affrontements avec les envahisseurs. Des affrontements perdus, et ça donne un peuple, puis des affrontements gagnés, et ça donne un autre peuple, puis perdus, à nouveau, et ça donne encore un autre peuple, etc... Sans oublier les affrontements, internes au pays, entre riches et pauvres, entre élites et masses, entre citadins et paysans, etc... Comment, au bout du compte dissocier les essences survivantes, les modèles importés, les modèles inventés ? L'histoire de la Bretagne, comme celle du monde, n'a cessé de brasser tout cela.

Ce qui fait que, lorsqu'on agite la notion d'identité, il y a comme une manipulation, si cela revient à faire référence à des caractéristiques éternelles. Ce qui ne signifie pas que l'identité collective n'existe pas. Mais ce qui signifie qu'elle ne se base pas sur des essences pures. J'y reviens : l'identité est une volonté collective à partir de faits, et ce n'est pas un fait en soi. De là que la recherche ou la pratique de la danse traditionnelle, du chant traditionnel prennent toute leur valeur à la fois comme recherche historique, comme pratique, comme plaisir artistique, comme dialogue avec l'histoire, et non comme perpétuation d'une activité éternelle.

Si l'on parle d'artistes comme créateurs, si on ne parle pas d'essence identitaire, alors on ne parle pas d'artistes tournés vers un passé mythique, appliqués (ou mis en demeure) à faire revivre l'histoire d'hier et elle seule. Les créateurs sont des artistes qui inventent les langues et les façons d'être ensemble d'aujourd'hui et de demain, y compris à travers des dialogues sans cesse renouvelés avec le répertoire et la tradition (Yann Fanch Kemener est un immense exemple à cet égard). Le dialogue avec la tradition n'est pas l'exaltation de l'essence ; ce n'est pas un dialogue pieux. Bien entendu, disant cela, je n'ai pas fait le tour de la question. Beaucoup reste à dire sur le rapport

à la tradition (comme, en musique classique, ou au théâtre, le rapport au répertoire). Mais, il y a une façon d'envisager l'héritage comme une posture de création tout à fait différente de certaines fadaïses qui nous feraient avaler toute œuvre d'hier (gwerz ou symphonie de Mozart) comme pain béni sous prétexte que c'est l'héritage. Pour ma part, je suis plutôt tourné d'abord vers la création. J'ai moins souvent mis en scène Rossini ou Verdi que des compositeurs d'aujourd'hui. Affaire sans doute de tempérament, j'en ai déjà parlé, sans fierté ni honte. C'est donc en tant que créateur, travaillant ici aussi bien avec le japonais Susumu Yoshida, le juif marseillais Richard Dubelski, ou le lyonnais breton Pierre-Alain Jaffrennou, (musique contemporaine), qu'avec Annie Ebré ou le Bagad Kemper (chant et musique traditionnels), Patrick Le Doaré (danse contemporaine), Gérard Marais (jazz) ou, bientôt, Mozart (répertoire lyrique), que j'espère contribuer au débat sur l'identité collective. Je ne pourrais pas y contribuer plus fortement qu'en revendiquant, haut et fort cette importance de la création. Que ce soit donc mon rôle – ma partition – dans ce concert complexe.

Nom d'un chien, que c'est compliqué de rapprocher identité et création ! Difficulté théorique immense d'associer, dans la même phrase, ce qui a l'air d'être le semblable (l'identique) avec ce qui se présente comme le nouveau (sauf à penser que l'identité, ce n'est pas la répétition) ! Difficulté concitoyenne de respecter chacun, tout en ne cautionnant pas d'ambiguïtés. Mais, tout de même, au fil des lignes, j'ai l'impression d'avoir précisé quelques petites choses importantes, au moins pour moi.

Le festival "Théâtres des Mondes Celtes"

C'est peut-être ainsi, dans ce cheminement mêlé de vie artistique et de rencontres de pensées quotidiennes au Théâtre de Quimper, qu'est née en moi l'idée de ce Festival des Théâtres des Mondes Celtes qu'on a inauguré en 1999 à Quimper. Ce Festival comme une autre façon d'assumer mon inscription dans les débats d'ici en Bretagne, et de tenter d'y apporter encore un peu plus de richesse, d'humanité et de beauté.

Pourquoi un Festival de théâtres ? Parce que, pour le directeur de Scène Nationale que je suis, il y a une évidence : la Bretagne, et le Finistère en particulier, ont les yeux, ou plutôt les oreilles, grandes ouvertes vers les musiques qui nous viennent d'Écosse, d'Irlande, du pays de Galles, de tous ces pays de l'Ouest de l'Europe. Le Festival Interceltique à Lorient et le Festival de Cornouaille à Quimper célè-

brent déjà chaque année ces dialogues au niveau musical. Alors le responsable de Scène Nationale que je suis s'étonne : et le théâtre ? Ne se ferait-il rien d'important dans ce coin d'Europe en matière de théâtre ?

En fait, la production de théâtre est plus qu'abondante, il y a de quoi nourrir un Festival. Mais on le sait bien, un Festival de théâtre, c'est plus compliqué qu'un Festival de musique. Le Théâtre, ce n'est pas consensuel. Et si, en plus, c'est un Festival d'œuvres et d'auteurs d'aujourd'hui, c'est encore plus compliqué, ça pousse au débat, au "dissensus". Mais justement, c'est important d'ouvrir le débat. Alors, allons-y ! Ce Festival "Théâtre des Mondes Celtes" est une manière de contribuer à l'esprit de création en Bretagne. Il accueille donc toutes sortes de spectacles, venus de toutes sortes d'horizons esthétiques, dans toutes sortes de langues. On l'a compris, ce Festival n'est pas un Festival de représentations officielles. Ce n'est pas un Festival de langues minoritaires, et pas plus un Festival de langues majoritaires. Ce n'est pas un Festival destiné à véhiculer une doctrine politique, ou une autre. C'est un Festival de théâtres, de toutes sortes de théâtres, dont le premier point commun est l'esprit de création. C'est un Festival artistique, destiné à ouvrir les portes de l'imaginaire, à multiplier les rencontres avec de grands auteurs, et avec de grands artistes, avec de grandes questions de forme et de fond.

Pourquoi "Mondes Celtes" ? Comme pour Théâtres, j'ai mis un pluriel. L'adjectif "celtes" qualifie mille imaginaires différents, et je me garderai bien de dire ce qui est celte et ce qui ne l'est pas. Y-a-t-il même consensus à ce sujet, depuis les panceltiques jusqu'aux celtosceptiques ? Certains se sont étonnés de ce que ce soit la Scène Nationale qui conduise pareille initiative d'allure "bretonnante". Comme si notre théâtre ne contribuait pas déjà fortement à la culture bretonne. Comme si ce n'était pas son rôle, comme si ce rôle était l'apanage des seuls groupes militants bretons. D'autres ont été très méfiants : "Tu ne crois pas que tu fais le lit des nationalismes réactionnaires ?" Ne pas oublier non plus les inquiétudes du type : "Tu ne contribues pas à un ghetto de plus avec tout ça ?". Bref, beaucoup de questions ont fusé, qui témoignent autant de la sensibilité du sujet que d'une attente réelle. Les réponses les plus fortes sont venues du public et des artistes : nombreux et fervents lors des deux premières éditions de ce festival.

Le territoire breton fait souvent référence à ses frontières passées, réelles ou imaginaires, à ses liens, réels ou imaginaires, avec une celtitude réelle ou imaginaire. D'aucuns, peu ou prou Jacobins diraient que c'est bidon tout ça, et passeraient à autre chose, par exemple à quelque chose d'universaliste pur sucre, garanti sans faille idéolo-

gique. D'autres au contraire autonomistes, régionalistes ou nationalistes un peu fermés, se délecteraient mieux dans un Festival Celte sans question ni trouble sur la celtitude, c'est-à-dire, en fait, un Festival plus consensuel, et sans beaucoup de théâtre bien probablement.

Notre rôle, me semble-t-il, n'est ni dans le refus de la question, ni dans les réponses certaines. Quand je parle de notre rôle, je parle de plusieurs choses : de notre rôle d'artistes créateurs, de notre rôle d'artistes ici en Bretagne, et de notre rôle de concitoyens.

J'ai une conviction profonde, je l'ai déjà dit : un véritable artiste de théâtre est responsable d'un véritable territoire, et du dialogue artistique avec ses concitoyens sur ce territoire.

Allons-y donc ! Les créateurs d'Irlande, de Bretagne, d'Écosse ou du pays de Galles, comment disent-ils le monde d'aujourd'hui ? Et quel(s) monde(s), celte(s) ou pas celte(s), chantent-ils ? Avec quelles formes, quelles langues, quels propos ? Auteurs, compositeurs, interprètes d'aujourd'hui, et de ces pays-là, comment parlons-nous d'aujourd'hui et de demain ? Ou d'hier ? D'ici, et d'ailleurs ? De nous-mêmes, – et de toi, l'étranger ?

En contribuant aux dialogues artistiques dans cette région d'Europe, je voudrais en fait, je le vois bien, que notre Festival contribue à sa façon aux questions que nous nous posons inlassablement : Qui voulons-nous être ? Comment voulons-nous bâtir la Cité ? Avec qui ? Comment être, avec toi, si près, si loin de moi ?

Évidemment, le théâtre ne saurait jamais répondre définitivement à ces questions. Parce qu'il a pour premier objet la rencontre de l'humain avec l'humain (le théâtre ne parle que de ça, du bonheur ou de la difficulté singulière ou collective d'être ensemble), le théâtre aide à multiplier les questions, pas à y répondre. Contribuons donc à faire proliférer les questions.

Nous ne savons pas où tout cela va. Nous savons tout juste où le théâtre ne va guère : le théâtre n'est jamais longtemps un consensuel produit de conserve. On l'a compris, le Festival – ni jamais aucune œuvre digne de ce nom – ne nous donnera de définition d'une essence celte. Par contre, chaque spectacle nous ouvrira peut-être quelques nouvelles portes sur de nouveaux imaginaires, sur de nouvelles façons d'envisager l'existence. Ce sera, avec l'action quotidienne que je mène au Théâtre de Cornouaille, et avec mes créations de spectacles musicaux, ma façon de contribuer ici, en Bretagne, à l'esprit de création et à la volonté d'être ensemble.

Juif breton ?

Ma démarche est volontariste, c'est clair. Elle est bourrée de rêves. Elle ne se berce pourtant d'aucune illusion, elle les combat plutôt. C'est sans doute ce qu'on lui reprochera. C'est pourtant ce que j'ai à donner de plus fort en ce moment, avec joie.

Je ne suis pas né ici, et je ne vis ici que depuis six ans. Mais quelle vie intense ! Alors comment me dire d'ici ? Évidemment, d'une certaine façon, je m'assimile. Quand, au vu de ma plaque d'immatriculation, on me dit, ailleurs en France : "Ah ! vous êtes breton !", j'acquiesce. Je suis breton devenu. Mais permettez-moi une petite provocation supplémentaire au débat, permettez-moi, d'être comme juif en Bretagne. D'être invité ici, et d'essayer de donner à cette maison que j'habite un peu plus de richesse, un peu plus d'humanité encore. Les Juifs nous ont appris à être les invités les uns des autres, c'est pour cela que je me réfère à eux. C'est bien ça d'ailleurs qui excite chez tant de gens, à propos des Juifs, admiration et haine, sympathie et peur. Même assimilés, ils portent l'ombre de l'autre. Le XX^{ème} siècle, à travers les Juifs, a posé la question du rejet de l'autre. Après la deuxième Guerre Mondiale, on a cru ou espéré que ça en serait fini avec la haine du voisin. Il faut bien le reconnaître, cinquante ans après, en Irlande du Nord, en Serbie, en Iran, etc., le tribalisme, la haine du voisin, la volonté de tuer la différence, de chasser l'autre, sont encore vivaces ! Obligation absolue d'être vigilants, toujours, et d'abord pour nous-mêmes.

Puis-je être juif breton ? Puis-je contribuer à ce pays qui m'a invité à y venir, et y être tel que je suis ? Depuis six ans, j'ai mille fois reçu une réponse positive, j'ai mille fois été réinvité à être ici, par les artistes devenus amis et frères de vie, par les publics, par tant et tant de témoignages. Ça a été très fort pour moi. C'est sans doute pour cette raison que je hasarde aujourd'hui ma plume à ce sujet. Pour dire combien je me sens inscrit ici. Pour poser la question du rôle des autres ici. Pour poser la question de l'universelle humanité. Bref, c'est peut être cela, le rôle du Juif : ne pas s'assimiler totalement, et maintenir ouverte la question. De peur qu'on n'escamote l'éternel problème – la terrible chance de l'altérité.

Quimper, mars 1999-mai 2000

Vonaod

Poésie gallèse

Foujere

Je craye vaer qhouqe faes a me pourmener
deüs loüs s'encourant a se mucer
sour lés chênes qhi yeüs fon de l'orbiere...
Pu lén l's epaoles és chanbryeres
envaye ô Nançon dés blanchouïrs
qhi von caoir den la troubloïr
a la reüe dou moulin... Dés omes
son a hucher a la Justice come
si q'ol s'ensaveret par lés veneles.
Sav'ous q'an ôe anet, enmêle
la feullarde a la basse sésou,
core un petit cae de yeüs trsons ?

Fougères

Je crois voir parfois en me promenant
deux loups courant se cacher
sous les chênes qui leur donnent de l'ombre...
Plus loin les épaules des chambrières
envoient au Nançon des blancheïrs
qui vont s'évanouïr dans l'obscurité
à la roue du moulin... Des hommes
orient à la Justice come
si celle-ci se sauvait dans les ruelles.
Savez-vous qu'on entend aujourd'hui,
parmi les feuilles mortes en automne,
encore un peu de leurs échos ?

Jean-Yves Bauge (Vonaod, en poésie) est né à Rennes, réside à la Richardais (Ile et Vilaine), enseigne le gallo à l'université de Haute-Bretagne et est par ailleurs professeur d'espagnol au collège de Canceal, ce qui expliquera l'hommage rendu ici à Miguel Hernández, mort dans les prisons franquistes l'année même de la naissance de l'auteur. Il a vécu 18 ans à Fougères, collaboré à la revue *Le Pays de Fougères* et participé avec les éditions rennaises Rue des Scribes à la re-connaissance du grand écrivain du Coglais Amand Dagnet. Il est coauteur (toujours à Rue des Scribes) de deux traductions de Tintin en gallo. Dans ses poèmes, à la tradition qui lui vient de ses origines (une grand-mère paysanne de Paimpont partie servante à "la capitale", l'autre blanchisseuse à Rennes ; un grand-père de Pacé, l'autre parisien des faubourgs), il aime intégrer le modernisme, jouer avec les noms de tous les peuples, les mots de toutes les langues...

Jardinier de paroles gnive

"Yo quiero ser llorando el hortelano
de la tierra que ocupas y estercolas,
compañero del alma, tan temprano. "

Miguel Hernández
(*Elegía a Ramón Sijé*)

Biao qe de sonjer den le soulaell (La-lén, Alicante...)
ou bèn den la mer bleuve, je ne vaye rén qe la prinzon
eyou q'il t'enfromire ô broc d's ânées carante.

Je parté mae a nâqhir de je ne sé qheûs fins fons,
de grand-mères metayeres dés forêts de Brocéliande
qhi, san avaeer nomance Viviane ou Riwanon,

pouvén core me conter dés diâbaejes par la lande.
...De drçoueres du forbourg ô pied dés jeune usines,
ebaobie l's une e l's aotr de se trôrœr vrae grande

a coups de longe pognées de siour e de berouetes en jesine.
...D'hommes de peine a la fin qhi, ô ventr de Paris,
– e je m'aroe chevi astoure-ci du deûl de mes orines –

crayén vaer s'aprcher ô matin, a dormir
den le læt-qhi- frome d'un ciel en fer sur qhouqe cheretes,
le pu biao de tout lés sieclls. O mitan j'arivi,

tarinier come toujours, bèn bassoure a ta fête.
Je nous arion ti entrvû ? Je fu pâ de trô suprinz cant je
comenci a t'aconétr és diries de més métrs.

Mé deja, garçâlle, j'alé qerir dés pomes d'orange,
d'Orihuela vanté, o un petit de sentes d'olives
andalouse la d'epave, diq'a qe lés livrs m'aprenje
a étr mae itou jardinier de paroles gnive.

**Jardinier de paroles fructueuses
(Elégie à Miguel Hernández)**

J'ai beau penser au soleil (Lâ-bas, Alicante...)
ou bien à la mer bleue, je ne vois que la prison
où l'on t'a enfermé à l'aube des années quarante.

Moi je m'en allais naïtre de je ne sais quelles profondeurs,
de grands-mères fermières des forêts de Brocéliande
qui, sans s'appeler Viviane ou Riwanon,

pouvaient encore me parler des sortilèges de la lande.
... De repasseuses du faubourg au pied de jeunes usines,
tout étonnées les unes et les autres de se retrouver bien grandes

à force de longues poignées de sueur et de brouettes prêtes à enfanter,
... D'hommes de peine enfin qui, au ventre de Paris,
– et je serai venu à bout cette fois de la douleur de mes origines –

croyaient voir venir à eux le matin, endormis
dans le lit-clos d'un ciel de fer au dessus de quelques charrettes,
le plus beau des siècles. C'est au milieu que je suis arrivé,

traînard comme toujours, très en retard à ta fête.
Nous serions-nous croisés ? Je n'ai pas été surpris de
faire bientôt ta connaissance dans les dire de mes maîtres.

Mais déjà, enfant, j'allais chercher des oranges,
d'Orihuela qui sait, avec un peu d'odeurs d'olives
andalouses là en liberté, jusqu'à ce que les livres m'apprennent
à être moi aussi jardinier de paroles fructueuses.

Il nome de coniglio

" - Vous êtes sémiologue, vous étudiez les systèmes de signes... Peut-on tirer des conséquences pratiques de travaux comme les vôtres ?

-... Il faut agir sur les jeunes générations très tôt, dès l'âge de trois ou quatre ans, ne serait-ce que pour leur enseigner qu'il existe des langues diverses, pour leur faire comprendre cette idée même de diversité. Il s'agirait de montrer aux enfants qu'il existe des manières très différentes de désigner un lapin et que ceux qui n'emploient pas le même mot que vous pour parler d'un lapin ne sont pas nécessairement des barbares. Comme la sémiologie s'occupe de tous les systèmes culturels et pas seulement des langues, elle pourrait contribuer à apprendre à ces enfants qu'il existe des comportements rituels différents dans diverses sociétés... Ce serait une façon de leur enseigner la tolérance et la compréhension."

Réponse de Umberto ECO à une question de François-Bernard Huyghe (Le Courrier de l'U.N.E.S.C.O, juin 1993).

J'œ toqœ a ton us adsaer, ô brdadao !
ne savant pu qe ça tœt l'oure de te nœter a la douce,
rœn qe pour venir te racouer qe tu té "cuniculus"
bœn davant qe sé nous-aotr an t'œje appellœ "conaod".

Je m'en vâ tout come te rdire sen qe tu le prenje trô de haot,
astoure qe par la nije ta mésonœe s'entrouse,
combœn ta velle nomance se ôœ partout eyou ce
qe lœs Romœns passîte, e den qheûs racouinaods !

Vœre ! Konikl, conejo, coelho, coniglio...
Es fins fons de notr Urope, e anœt pu qe yere,
il on afœre de tœ pœsq'Umberto Eco

vouroet qe tu viœnje aeder œs garçâlles de la Tœre,
tœ, conaod, boule de paell q'œt ô mén sen picot,
a avœer un petit pu œsiœe la conprouere.

Il nome de coniglio (Le nom du lapin)

J'ai frappé à ta porte ce soir, oh badaboum !
ne sachant plus que c'était l'heure où tu allais doucement te coucher,
simplement pour venir te rappeler que tu étais "cuniculus"
bien avant que chez nous on ne t'ait appelé "conaod".

Je vais te redire cependant sans que tu te vexes trop,
maintenant que dans le clapier tes proches se courent après,
combien ton vieux nom s'entend partout où
les Romains sont passés, et dans quels recoins !

Oui ! Konikl, conejo, coelho, coniglio...
Au fond de notre Europe, et aujourd'hui plus qu'hier,
Ils ont besoin de toi puisqu'Umberto Eco

voudrait que tu viennes aider les enfants de la Terre,
toi, lapin, boule de poil qui au moins es sans piquant,
à avoir une meilleure compréhension des choses.

Devine, devinalle(s)

Et, den la forêt de Brandili,
rolant son gllandra, tout hubi,
nosous (diq' ô chemin ?) un chat de boués.
Et les uells a Faye Dunaway.
Et, den le mitan d'un arqenciel,
rarivant d'eyou ?, un russéo
trti-trtant o le vâo la préé
e pé les daes a Carla Bley,
la voués a Liza Minnelli...
Et, qhi sé pourcae, la dirie
a fère tout de sieute une bone ririe.
Et rén q'un aler qe de venir.

Et véqhir

Raecs*A més deüs petit gâcs e a lous jents*

Nos filles a lou grüéo boulli,
vaeci Mael qhi s'atiri,
maetiœ brton, maetiœ fllamand,
deja do sés daes pénturant
dés voleries de tourtes sur les velle piéres
és princeresses ou és princes de yere,
e pu tard l'uell naer a Ruben,
nouviao petit Nicolas Guillén,
cerchant den la Rance (Qe de batiaos !)
le chemin du peyis miraobiao
eyou q'un jour les tambours seron
maetiœ cryole, maetiœ brton...

(Sént-Malo 1997)

Poèmes traduits du gallo par l'auteur

Devine, devinette(s)

C'est dans la forêt de Brandili,
roulant son gland, tout ébouriffé,
timide (jusqu'au chemin ?) un écureuil.
C'est les yeux de Faye Dunaway.
C'est, au milieu d'un arc-en-ciel,
arrivant d'où ?, un ruisseau
qui descend la prairie en zigzag
et puis les doigts de Carla Bley,
la voix de Liza Minnelli...
C'est, qui sait pourquoi, les paroles
qui provoqueront tout de suite un bon éclat de rire.
Ce n'est rien qu'un aller et retour.

C'est vivre

Racines*À mes deux petits-fils et à leurs parents*

Une fois nos filles en ménage,
voici qu'apparut Mael,
moitié breton, moitié flamand,
déjà de ses doigts occupé à peindre
des vols de tourelles sur les vieilles pierres
et plus tard l'œil noir de Ruben,
nouveau petit Nicolas Guillén,
cherchant dans la Rance (Que de bateaux !)
le chemin du pays merveilleux
où un jour les tambours seront
moitié créoles, moitié bretons...

(Saint-Malo 1997)

Pour en savoir plus
sur la langue et la
culture galloises :
revue *Le Liaun*,
Association Bertayen
Galeizz,
2, contour de la Motte,
35000 Rennes

Ma casquette et les Afghans

Bernard Gestin

"J'ai une trop grosse tête", signalai-je au vendeur de cette boutique d'Oxford street où je m'étais engouffré pour protéger mon crâne refroidi par la froideur humide de Londres, après avoir passé un heure à discuter avec Raymond Howard, le directeur de Grant and Cutler¹, jouant mon rôle favori, bienveillant et coutumier depuis plus de trente ans, celui d'ambassadeur de Bretagne permanent, non-rémunéré et itinérant (comme nos moines du haut Moyen Âge, avec leurs moines et leurs autels portatifs), à lui fournir, entre autres, les coordonnées de Skol Vreizh et d'An Here, pour le 'Favereau' et le 'grand monolingue'... Au moment de le quitter, j'avais cherché en vain ma vieille casquette en tweed du Donegal, égarée quelque part dans le magasin.

La nouvelle casquette qui m'était proposée (verte et marquée d'un sigle en forme de kangourou) m'allait bien : je l'achetai donc. "What language do you speak here?" demandai-je, curieux et abrupt, au vendeur, remarquant aussitôt ses yeux gris vert, assez courants dans les populations d'Asie Centrale, mais qu'on commence à vrai dire à trouver, parsemés, dès qu'on descend vers les Balkans : "Persan" me répondit-il, puis, plus précis, "d'Afghanistan". "Ah ! Tadjik donc, et d'où ça exactement ?" ; "Du Panshir !". "Excellent, le pays du commandant Massoud !" fis-je alors, connaisseur et admiratif, en ajoutant que j'avais parcouru le pays quand j'étais plus jeune ; "Just, he is my cousin, fighting right now !"

"Fais-lui mes amitiés quand tu le verras, he is a good guy !" sollicitai-je alors, ajoutant *in petto*, en bon Léonard, "Will you make me a good price for the cap ?", présentant qu'oublier de marchander avec

¹ Librairie de langues, Great Marlborough Street à Londres.

cet Afghani m'exposerait à passer pour une pomme, voir même, pire, à paraître manquer de savoir vivre... "Give me £15 then, as you made us once the honour to visit our country !..."

Mon périple de 1971 en stop, bus, train et chameau m'aurait donc rapporté, outre une patine de vieux 'routard' qui me collerait pour toujours depuis lors à la peau, un rabais hivernal de trois livres sterling – ce qui n'était pas mince – avec en prime l'amitié de ces deux Afghans, descendants d'Alexandre² et vendeurs de casquettes sur Oxford Street.

"Et les Hazaris³ ?" m'enquéri-je soudain (remarquant les traits partiellement asiatiques du deuxième vendeur) : "Finished !" répondirent-ils tous deux froidement d'un trait, "since the war..."

Je n'ajoutai plus rien, ayant toutefois une pensée émue pour ces jeunes portefaix musculeux, têtes rondes et yeux bridés, certains au visage grenelé de petite vérole, qui, montés sur la galerie de notre bus garé près de la rivière à sec de Kaboul, débarquaient avec vigueur les paquets et bagages du *Hérat-Kandahar-Kaboul Express* en juillet 1971.

Je reviendrai mardi prochain chez Grant and Cutler.

D'abord il est rare qu'un libraire de capitale reste une heure après la fermeture à discuter avec vous de la Bretagne, de sa langue et de son combat. Et puis je n'ai pas eu le temps de dénicher la méthode de mongol dont j'ai besoin pour préparer ce voyage de juillet prochain, ni de trouver non plus ce livre sur le macédonien, que les Chopes⁴ considèrent (ont-ils absolument tort ?) comme un dialecte bulgare.

J'espère que d'ici là, derrière une étagère, Raymond aura retrouvé ma vieille casquette du Donegal.

Janvier 1997

² 'Afghani' – les Afghans – viendrait d'Ἐπιγρηνοί, nom donné aux compagnons d'armes d'Alexandre Le Grand.

³ 'hazari', du pashtou pour 'mille', désignant les descendants des cohortes gengiskhanides.

⁴ Habitants de la région de Sofia.

Chronique gluante

Manuel Cortella

"Éèè, ma bagnole !..."
Coluche

1

Durant les derniers jours d'août, ma copine et moi étions en vacances en Cornouailles – non pas cette Cornouaille bretonne que j'aperçois par ma fenêtre, de l'autre côté de l'Élorn, terre de légendes paraît-il, par opposition au Léon, contrée de paysans avaricieux... mais les Cornouailles anglaises, séparées de nous par un bras d'eau (que dis-je, une manche !) plus conséquent. Nous cou lions des jours heureux, des vraies vacances, lambinant sur les petites routes côtières, avançant aussi doucement que possible pour ne pas effaroucher les dieux du hasard, de la météo et de l'acte gratuit.

Souvent, la chaussée rétrécissait et les pointillés du milieu disparaissaient (ces routes étaient pourtant indiquées sur la carte au 1/400 000° comme l'équivalent en France de grosses départementales) : le temps pour les voitures de la mettre en veilleuse, de se faire oublier dans leur petite saignée (de nombreuses routes de campagne ressemblent à des chemins creux), les arbres, les champs, les milans et les souriceaux leur accordant avec mansuétude et acuité un droit de passage dont il n'était pas question d'abuser. Bien que nous soyons un peu Français à nos heures – comprenez : bougons, pressés etc. – nous n'en souffrions nullement. Nous rou lions moins vite, consommions peu d'essence, risquions des accidents moins graves qu'à l'accoutumée – si ce n'est une fâcheuse tendance de ma part à dériver vers la droite – et ma foi c'était assez exotique, comme nous étions obligés de nous arrêter sans cesse pour nous laisser passer les uns les autres, grâce aux havres concédés par la nature au bitume, la route ressemblant alors à un interminable ver de terre, tantôt se dilatant, tantôt se contractant, d'apercevoir en se croisant des bobines souriantes. Nous nous remercions et nous congratulons sobrement ou avec emphase – quant à moi, je me prenais pour le pape et distribuais des "Amen" à tour de bras. Conduire devenait une activité de gentleman, ce qui pour un bon Français peut sembler *shocking*, voire inadmissible.

Dans un camping à la ferme, près de Newlyn, à quelques kilomètres à vol de *seagull** de Land's End, l'extrême pointe occidentale des Cornouailles et donc de l'Angleterre, nous entendîmes les informations du soir annonçant les grèves des pêcheurs français qui s'apprêtaient à bloquer les ports pour protester contre la hausse des carburants... La gérante nous conseilla en rigolant de nous dépêcher de reprendre le bateau tant qu'il en était encore temps, ce qui n'était pas très commerçant comme attitude, pas plus d'ailleurs que ses tarifs. Cela nous fit rire également, mais jaune, surtout quand nous fîmes un peu plus tard le rapport entre son humour, l'état des sanitaires et le montant de la nuit. Il y avait du pirate dans l'air – à moins que ce ne soit du koulak... Rentrer avant la fin de nos vacances longues d'une semaine, je crois bien que cela ne nous est pas même passé par l'esprit, bien que ma copine soit prof et que l'automne venu, le mammoth – et le mammoth-nouveau a bien des allures de dinosaure politique – rappelle ses poils avec force.

Plus tard, dans un pub, nous surprîmes une conversation : des Anglais parlaient des *French people* et de leur passe-temps favoris – faire la grève. Le ton oscillait entre sarcasme et agacement.

Que l'on m'autorise ici une digression. Nous tournions ainsi autour des Cornouailles, dans le sens des aiguilles d'une montre, de campings en ferries et en ports de pêche plus ou moins encaissés mais tous charmants, quoiqu'infestés de goélands... quand nous fîmes étape à Saint-Ives, premier bourg important après Land's End, avant la remontée vers le nord-est et ses falaises de schiste bleu sombre. La ville s'organise autour d'une pointe au faible relief, ménagée de part et d'autre des havres et, de par sa position s'offre tout entière à la lumière de la fin août. Je crus voir, mais ce n'était qu'un mirage, la côte irlandaise se profiler à l'horizon. Cela fit sourire la gardienne du phare militaire auprès de qui je me renseignai. Elle engagea la discussion et je n'eus pas même le temps de réaliser qu'elle portait un uniforme. Après des calculs compliqués et des conversions de miles en kilomètres, la conversation s'en fut vers la politique.

C'est la vertu des voyages aussi infimes soient-ils que de nous priver d'un peu de nos préjugés et de notre ethnocentrisme, en somme de nous permettre de changer de point de vue. Quand elle affirma que le nombre de bateaux individuels avait beaucoup augmenté depuis vingt ans parce que la richesse nationale, si elle ne s'était pas réellement accrue, était en tout cas mieux répartie, nous n'osâmes pas avancer d'explication. Je lui demandai quel gouvernement avait réalisé

*goéland



À Polperro,
photo Tiphaine
Leteuré

cela ; Blair, c'était trop récent, Thatcher, brrr... Et pourtant c'était bien elle, la dame terrible, la copine à Pinochet, qui était à l'origine d'un peu plus de démocratie sociale... Nous fûmes d'autant plus portés à la croire que notre interlocutrice avançait cela avec parcimonie, exposant les deux tableaux : pour Thatcher, quelqu'un pouvait partir de tout en bas, sans naissance et sans moyens, et s'élever dans la hiérarchie sociale en travaillant dur – le rêve américain en somme –, ce qui avait comme contrepartie la constitution d'une génération d'égoïstes prêts à marcher sur tout le monde pour parvenir... J'étais néanmoins ébranlé.

Depuis, la dame de fer, d'extraction modeste, et ses successeurs, ont fait place à un fils de notable dont la politique, quoique *laborieuse*, fait la part belle au champagne. Comme les salauds ne sont jamais aussi détestables que lorsqu'ils sont décrits avec précision plutôt qu'avec manichéisme, nous saluâmes chaudement la gardienne du phare avant d'aller au pub et d'oublier la politique.

2

Le gong de la rentrée finit par sonner. La mort dans l'âme, nous reprîmes le bateau de nuit à Plymouth, destination Roscoff, à la date prévue, car entre temps le gouvernement français avait lâché du lest et les pêcheurs avaient rouvert les ports. Le lendemain, nous débarquions avec presque essentiellement des Anglais venus visiter notre beau pays, comme nous venions de visiter un petit bout du leur. Vers six heures du matin, nous nous suivions à la queue leu leu en direction de la quatre-voie Brest-Rennes, les Anglais hésitant un peu à accélérer, comme nous débarquant à Plymouth. Quelques Français irascibles firent des embarquées inutiles et périlleuses pour doubler ces énergumènes assez irresponsables et excentriques pour vivre sur une île, pour avoir inventé la conduite à gauche, pour cuisiner si mal, pour être protestant, pour ne pas avoir zigouillé leurs monarques etc... en somme pour n'être pas comme nous. Les routes semblaient immenses et pourfendaient le paysage agricole de la ceinture dorée (bande horizontale

longeant la côte nord du Finistère, au micro-climat très doux et propice aux plantations maraîchères notamment), et plus nous avançons, plus la file s'étirait et plus nous accélérions. Nous commençons à regretter nos petites routes cornouaillaises. Moins d'une heure plus tard, nous étions de retour à la case départ.

Au soir de cette journée, le réservoir de la voiture étant aux trois-quarts vide, je m'en allais en quête de gazoil sans trop m'inquiéter des informations radio qui annonçaient l'épuisement de certaines pompes en France. J'arrivai au Leclerc de Landerneau en toute innocence. Je fus ébahi. Que se passait-il ? Était-ce la guerre ? Pourquoi s'qu'on m'avait rien dit ? Nom de Dieu.

Mais non. C'étaient seulement d'honnêtes citoyens prêts à se rouler les uns sur les autres pour avoir leur bidon de benzine ! Ça râlait, ça poussait, ça s'empêchait de passer, ça grattait des places, ça montait sur le trottoir, sur le gazon, ça prenait le rond-point à l'envers... le gugusse placé là par le responsable de l'hypermarché n'en menait pas large et il avait raison : s'il avait fallu, s'il s'était mis entre eux et la pompe, ils l'auraient volontiers écrabouillé. Finalement, je pus me faufiler, car je laissai provisoirement de côté le carburant pour faire quelques courses à l'hypermarché. Là, je demandai à ma caissière si elle savait où il était encore possible de trouver du gazoil, graal provisoire, en dehors de la pompe du Leclerc. Avec malice, elle me conseilla Intermarché, bien que "ce ne soit pas bien de faire de la publicité aux concurrents".

Je crus toucher au but en arrivant à Intermarché : il n'y avait quasiment personne. Bien sûr, c'était un faux espoir : il ne restait plus que du Super 95 et quelques brebis égarées dans mon genre qui, c'était prévisible, rentreraient chez elles bredouilles, honteuses, préparées à toutes les admonestations. Tant que j'étais là, j'en profitai pour faire le tri sélectif de mes ordures ménagères embarquées au cas où, et lorsqu'au moment précis où j'enfourmai dans la poubelle à papier un paquet de *Télégramme*, de revues féminines médiocres et de publicités en tout genre, je vis par terre une pièce de dix francs, je pris cela pour un signe, une promesse d'horizons gluants à souhait. Après avoir fait le tour des stations-service de la ville, en vain, je dus me résigner à remonter au Leclerc. Las, rien n'avait bougé, pire, cela avait empiré. Ça chlinguait du pot et ça pignait. Je me mis dans la file, sans conviction. Le rond-point, heureusement recouvert de gravier et non de gazon et de fleurs était labouré depuis longtemps, les voitures roulant et patinant dessus sans vergogne.

C'est à ce moment-là, je crois, que j'eus une vision... je vis l'Érika, tel un Titanic peu romantique, se fendre par le milieu, s'enfoncer dans les remous en lâchant le fruit d'une pétiole guerrière, colique poisseuse propre à ridiculiser les pieuvres géantes des récits à l'encre noire, et je ne pus m'empêcher de penser que ce que l'on reprochait à ce pétrolier-clochard, c'était simplement de ne pas s'être fendu... au bon endroit... Car s'il avait cagulé là, sur le rond-point du Leclerc, quelle fête ç'eût été ! Aussi visqueux soit ce fioul, on s'en serait rempli le réservoir jusqu'au bouchon, jusqu'à l'habitacle même ! on se serait roulé dedans comme des cochons ! sûr qu'on s'en serait cancérisé la couenne avec entrain !...

Je commençais à m'échauffer, c'était fatal. Une voiture voulut me doubler par la gauche. Je m'avançai pour l'en empêcher. La jeune femme à la place du passager me regarda en souriant et me fit comprendre qu'elle allait tout droit, qu'elle se fichait de mon benzine. Je laissai passer la voiture. Puis, comme je ne travaillai pas le lendemain, je me dis que finalement, je n'avais pas vraiment besoin de ce foutu gazoil... d'ailleurs cette grève n'allait pas durer... je me mis à rigoler de moi-même et quittai la file, direction le centre.

Comme toutes les histoires qui finissent bien, celle-ci s'acheva au Réveil-Matin devant une mousse, à discuter et à rigoler avec le patron, un ancien géomètre, moi lui racontant mes vacances trop courtes et lui me racontant celles qu'il n'avait pas eues.

Épilogue :

Finalement, la grève a duré... et nous n'avons plus eu d'essence du tout pendant quelques jours... et pour être franc, je me suis un peu fait engueulé... Mais bon, il faut savoir à quelle humanité l'on veut appartenir...

Le technico-commercial

(extrait de *Chronique de la Confusion des Genres*)

Gérard Prémel

Mon voisin de derrière, sorte de quadra un peu grisâtre mais propre sur lui, me fait sursauter en m'abordant (le TGV roule à pleine vitesse vers Le Mans, je viens de sortir mes notes pour travailler à mon rapport) ; l'homme s'excuse, et il me demande si par hasard je n'aurais pas Ouest-France (cette drogue douce quotidienne des Bretons) ; je n'ai pas. Après une hésitation, il s'excuse de nouveau puis, avec un petit sourire gêné : "j'ai entrevu que vous lisiez une revue bien intéressante. Vous voudriez pas me la prêter, j'ai rien à lire".

Je suis d'abord interloqué ; mais je dois me rendre à l'évidence : il ne peut s'agir que de la revue porno sur les transsexuels que je feuilletais un instant auparavant (revue trouvée dans un sex-shop de la rue Saint-Denis à côté du marchand de fringues d'occasion où je venais de m'acheter le pardessus de mes rêves). J'hésite un moment et je lui dis : je veux bien, mais je vous préviens, c'est une revue sur les transsexuels. "OK" dit-il (un okay très convaincu), "c'est bon, pas de problèmes". Je lui passe donc la revue et continue à travailler sur mes statistiques concernant la qualité de l'eau dans les villes de moins de 5000 habitants. J'en suis à la recherche des écarts-types quand le jeune quadra, s'excusant à nouveau de me déranger se met à me bombarder de questions. Il était persuadé que le petit transsexuel dont la revue explore, à travers la succession des photos, les capacités buccales et anales, était une fille "greffée". "On jurerait que c'est à elle", dit-il en parlant de son pénis "que c'est de naissance..." Il me scrute avec un regard fou d'angoisse "Vous vous rendez compte, ils arrivent même à greffer ça !" Je n'en reviens pas. J'essaie de lui expliquer que ce n'est pas une fille mais un garçon traité. "vous voyez bien que c'est un garçon" lui dis-je, son appareil génital ne peut pas être une greffe". Il n'en démord pas : "Mais non, c'est une fille ! vous avez vu les seins ?". Stupéfiant. Je dois lui expliquer l'effet des oestrogènes sur un organisme masculin. En ignorait tout. Il n'a pourtant pas l'air d'être né d'hier. Du coup je le questionne discrètement. Il a reçu une solide formation technique. La quarantaine à peine franchie, il est cadre commercial ("technico-commercial" dit-il : il tient à utiliser la

terminologie en vigueur) dans la filiale d'un important groupe chimique (en plus...). Il est vrai que le technico-commercial n'est pas une catégorie socio-professionnelle comme les autres. C'est une tribu un peu à part au sein de notre société tribaliste. Une tribu sans épaisseur historique, sans mémoire, pur produit de notre temps. Ses membres sont branchés, leur sociabilité est épidermique (celui-ci recherche les groupes "où on peut s'éclater à poil"), mais ils sont particulièrement attachés à la famille nucléaire ("ma femme, elle est pas portée là-dessus, mais c'est elle d'abord, pas question que je la néglige pour mes petites amies"). Ils mènent souvent plusieurs liaisons de front ("ouais moi, par exemple, je suis basé à Brest, mais j'ai une copine à Clermont, une dans la banlieue parisienne et une à Lille"), mais veillent à ce que les liaisons ne débordent pas sur ce qu'ils appellent "leur vie privée". Comme je lui demande si les liaisons extérieures ne font pas elles aussi partie de sa vie privée, il rit : "si mais ça, c'est la vie privée bis, ça doit pas interférer". Son tourment est le préservatif "ça a tendance à me couper toute inspiration (il n'a pas dit "à me les couper" il s'attache à parler avec distinction), c'est une barrière", mais il préfère le risque de la défaillance pour cause de préservatif au risque de SIDA : "mon cousin a ramené ça de la Martinique, il est mort il y a près de trois ans".

Son visage est expressif, légèrement vulgaire, mais sans excès. Une vulgarité bien tempérée. Il alterne les mines graveleuses et les airs graves, des expressions salaces et la concentration de l'extrême attention (par exemple pour comprendre l'action des œstrogènes). Ça doit être un assez bon vendeur. Le rôle des technico-commerciaux est apparemment tout-à-fait secondaire dans le Grand Jazz-Band-Orchestra du marché de la Compétence. En réalité, ils y jouent un rôle essentiel. Par la densité de la trame relationnelle qu'ils tissent dans tout le corps social de la production, des patrons de PME aux artisans et des grands groupements de producteurs aux entrepreneurs les plus modestes, ils sont le véhicule de l'idéologie de la compétence. Ils incarnent la technicité des brochures de publicité de leur firme. Ils sont les bonimenteurs de la tekhnè.

Ils ne sont pas les descendants des anciens colporteurs, mais les disséminateurs des sous-cultures techniques spécialitaires. Celles par qui le monde se divise en fragments de plus en plus infimes de pseudo-savoirs, puis en segments de marché, et grâce auxquels tout producteur est transformé en consommateur par la magie du vocable *cible*. "Notre cible c'est les utilisateurs de produits phytosanitaires, m'explique mon quadra. Le marché de la protection contre leurs effets secondaires est potentiellement immense et encore peu exploré. On est bien placé..." Je me mets à rigoler en pensant au jour où il y aura des dérivés hor-

monaux génétiquement modificateurs dans les produits visant à combattre les effets secondaires des produits phyto-sanitaires. "Pourqu'riez-vous ?" me demande-t-il.

Un peu plus tard j'apprends que le Paris que j'ai quitté avait été toute cette journée de dérive ensoleillée, le lieu d'un pic de pollution de degré deux. Le souvenir de ma rencontre avec Is, ma ville engloutie toujours vivante, dans le hall de la gare Montparnasse. Ses yeux de renarde. La robe de bure de son mutisme. À Rennes, la machine à sous du parking affiche quatre-vingt deux francs.

1997

Navigatio

Mary-Ann Constantine

Dans son coracle, sur la mer claire,
Bran s'émerveille de tant de beauté ;
mais moi, de mon chariot qui a vu le monde,
je le vois ramer au milieu d'une plaine
couverte de fleurs.

(*Le Voyage de Bran*, Irlande, 9^e siècle)

Nous avons passé quelques jours dans une petite île non loin de Morlaix, à Saint-Martin-des-Champs, dans un havre de bon sens et de bonne humeur, au milieu des fraises et des échalotes. Le pommier de rigueur était en fleurs. La maison, du siècle dernier, d'assez bon goût, se devinait au bout d'une allée de gravier dont la courbe était soulignée comme il se doit par ces arbustes bourgeois que sont l'azalée, le rhododendron et l'hortensia bleu. Contre un pignon, autre vestige de la bourgeoisie, le délicat squelette métallique de ce qui, avant l'incendie qui l'avait ravagée, avait été une serre. Mais aujourd'hui les occupants vivent de leur propre travail, de la vente des fraises et des échalotes, d'un petit boulot dans le canard du coin et des chambres d'hôtes que les touristes choisissent par facilité sans se douter que les y attendent des lits en chêne massif, des draps blancs et soyeux, des parquets si patinés que leurs petits chiens ridicules y font régulièrement le grand écart et, au petit-matin, un petit déjeuner pantagruélique, plus, s'ils savent écouter, une bonne dose d'humour par dessus le marché.

On ne la voit pas de la propriété, les arbres sont assez hauts et denses pour qu'on ne se rende pas immédiatement compte à quel point elle est proche. Quant au bruit, ce rugissement sourd, il est un peu étouffé par les vitres. Arrivés, comme tout le monde, en voiture, nous ne savions pas, mais il ne nous a pas fallu longtemps pour comprendre ce que les gosses de la maison ne tarderont pas à découvrir à leur tour lorsque leurs petites jambes seront assez solides pour les porter jusqu'aux confins de leur île : on ne peut pas en sortir à pied. Elle est en effet prisonnière d'un entrelacs de routes, voies d'accès et bretelles de sortie, où circule un flot ininterrompu de camions et de voitures qu'il faudrait être fou pour braver. Et pas l'ombre d'une passerelle ou d'un tunnel ou d'un réverbère ou d'un Moïse étendant la main sur ce flot.

Traverser à pied n'est pas impossible : nous l'avons fait, plusieurs fois. Pour aller prendre le bus ou acheter une baguette au gigantesque hypermarché éclairé comme un stade, il faut s'approcher de la chose comme un crabe, laborieusement, et, comme les voitures, suivre la boucle, passer tantôt sous la voie express, tantôt au-dessus. Et c'est la révélation : ce qui, en voiture, ne prend que quelques secondes vous demande à vous un temps infini, dix bonnes minutes, puis cinq, puis encore cinq. Évidemment, il n'y a pas de trottoirs, mais de simples bas-côtés de terre ou d'herbe, parfois et contre toute attente plantés de fleurs, qui montent en pente abrupte vers les palissades des entrepôts de la zone artisanale, lesquels abritent pour la plupart des magasins aux noms musclés, irritants au possible où – à condition d'avoir une voiture pour y aller – vous trouverez des chaussures à prix réduit ou des vêtements à prix d'usine. En revanche, il y a là trois chiens qui deviennent comme fous chaque fois qu'ils nous voient passer et se jettent contre une clôture en tôles. Sans roues, vous êtes une vraie provocation ; obligé, au péril de votre vie, de traverser la voie d'accès à la voie express, vous êtes rien moins qu'une menace. Au moindre coup de klaxon, nous restons figés sur place.

Nous avons appris à négocier la traversée par tous les temps. S'il fait chaud, vous êtes vite épuisé, couvert de poussière, comme si vous sortiez du tournage des *Raisins de la colère*. Mais le pire, c'est lorsque sous la pluie, une pluie torrentielle, aveuglante, vous les entendez arriver et vous savez qu'elles ne vous voient pas : chaque fois qu'une d'entre elles vous dépasse, vous prenez une giflette en pleine figure. Maintenant que j'y repense, je crois que c'était un de ces jours-là. Nous nous dirigeons vers la maison, sous la pluie, au milieu des voitures, et nous avons atteint le deuxième (ou troisième ?) rond-point, là où il faut prendre sur la gauche pour, une fois passés les entrepôts et les chiens fous, rejoindre la dernière ligne droite qui mène à l'île. C'est de ce rond-point que nous avons entendu un bruit horrible, les gémissements d'un animal, sans doute un chien, des gémissements de douleur, à vous faire pitié jusqu'à la nausée, jusqu'à l'affolement. Il faut croire que la route nous avait ôté tout ce que nous avions de courage car c'est maintenant seulement que je me rends compte que nous aurions pu faire quelque chose plutôt que de nous tenir très fort par la main et, la maison n'étant plus très loin, de presser le pas sous la pluie battante.

traduit de l'anglais par Jean-Yves Le Dizé

Gwerz "Erika"

Didier Caraës

Je suis Paganiz. Ça veut dire : je suis Breton du Nord Finistère, Littoral de la Manche. La Côte des Légendes. Quelles Légendes ?

Paganiz par ma maman.

Elle est de Lilia-Plouguerneau. On devrait dire Plouguerneau-Lilia parce que Lilia est un village de la paroisse de Plouguerneau. On dit Lilia-Plouguerneau, comme pour dire qu'on parle du Lilia de Plouguerneau comme s'il y avait un autre Lilia, ailleurs.

Beaucoup des hommes que je connais à Lilia-Plouguerneau ont navigué sur des pétroliers. À peu près tous mes oncles, je crois. Je compte. Les beaux frères de ma mère : 4 sur 5. Ses frères... c'est confus... ils n'ont pas fait carrière mais ils ont tous navigué. Un peu.

Je me rappelle de mes tantes qui partaient au Havre, à Rotterdam... pour l'embarquement des maris. Je me rappelle des oncles que j'accompagnais à Roissy-Charles de Gaulle pour aller où ? je ne sais pas... Rotterdam, encore... ou alors, plus loin, au Golfe - Persique. Je ne sais plus. Il faudrait que je demande.

Je me rappelle mon oncle Gabriel qui accompagne sa femme, ma tante, ma marraine, Yvette à Villejuif. Hospitalisation. Je le visite dans son hôtel. À propos de sa chambre, il dit "la carrée". Il navigue toujours mon oncle, faut croire... même après... même quand il est à la retraite.

Je ne me rappelle pas de récits merveilleux. Ce ne sont pas des grands navigateurs, mes oncles. Ils sont mécaniciens embarqués. C'est pas emballant. Pour l'imaginaire. Je ne suis pas sûr qu'ils aient jamais débarqué, une seule fois dans leurs pays lointains. Le Golfe. Persique. Je crois que non. C'était pas la peine. On charge en pétrole sur des installations off-shore. Pas la peine de débarquer. En tout cas, je n'ai pas le souvenir de récits fabuleux.

De toute façon, eux, ils ne parlent pas trop. Leurs femmes, oui. Mais pas eux. Eux, ils étaient toujours en décalage. Leur campagne

durait des mois. Six mois en mer ? Perdus de vue. Au retour, ils restaient quelques semaines à la maison. Pas facile de construire une famille tranquille avec ça. Je ne dirai pas que l'histoire est heureuse. Je les sens, mes oncles, toujours, inopportuns. Et silencieux, en plus. Comme si on préférerait les oublier. Et eux aussi, ils préfèrent l'oubli.

Les hommes ne sont pas là. Ils sont partis à naviguer. Pour naviguer, ils naviguent les hommes. Et grandement. Ils touchent jamais terre. Je ne parlerai pas de l'alcool. C'est pas la peine. Ils naviguent, quoi. Les oncles. Maintenant, ils sont tous à la retraite, mes oncles. Beaucoup sont morts. Déjà. Pas tous.

Je ne crois pas que les hommes de Lilia-Plouguerneau qui sont venus après, aient navigué, aussi. Je ne crois pas. Je crois qu'après, les pétroliers, la BP, la Shell n'ont plus recruté par ici. Les règles du transport international de pétrole ont un peu changé. Les bateaux ne portent plus le nom de la BP ou de la Shell. Ça a changé. Les armateurs nouveaux ne recrutent plus par ici. Maintenant, c'est des Pakistanais, des Sri Lankais, des Russes qui sont embarqués. Ce n'est plus des hommes de Lilia. Ce n'est pas plus mal. Une vie de merde... la vie à naviguer sur les pétroliers de la BP et de la Shell. Une vie de merde, c'est sûr. Respect pour mes oncles. Sacrifiés, faut dire qu'ils se sont un peu flingués à naviguer. Et leur famille avec. Il faut le dire quand même. Flingués eux-mêmes et leur famille. Sacrifice de leur vie pour le pétrole. Ce n'est pas joyeux. Et maintenant, c'est fini. Y'a des gens dont le sacrifice coûte moins cher, en Afrique, en Inde, en Russie. Faut y croire à ça : le sacrifice de la vie d'un Pakistanais, ça coûte moins cher que le sacrifice de la vie d'un homme de Lilia. Ou : le sacrifice de la vie d'un Pakistanais aujourd'hui c'est le même prix, c'est-à-dire pas très cher, que le sacrifice de la vie de mes oncles, autrefois.

La roue tourne.

Voilà, je pensai à ça à propos du bateau Erika coulé, au large de la Bretagne, cet hiver. Mais de l'autre côté, de la Bretagne. Dans le Sud. Avec du pétrole et des Pakistanais dedans.

Ça a pas été très commenté le naufrage, à Lilia. Mes oncles, on peut pas dire qu'ils se sentent solidaires des Pakistanais. Ni de Total. Les femmes, elles ont rien dit. Comme si c'était l'histoire de personne. Pas la leur, en tout cas. Les pétroliers et ceux qui naviguent dessus. Quand c'était eux, qui naviguaient, c'était déjà l'histoire de personne. Déjà pas la leur... D'ailleurs, c'est quoi leur histoire à eux ?

L'homme de pierre bleue

Patrick Hervé

Et sur le ciel gris du bout du monde
Se sont dressées d'étranges étraves aux figures de proue de pierre bleue
Brillant de tous les ors des lichens
Champs d'écueils pour un naufrage dans un océan de lande...

... Mais lentement la vie, le temps a passé
Et l'eau a noyé la pierre bleue des carrières

Pourtant debout sur le rivage de la garenne
Maurice Le Meur
Avait encore les yeux pleins de la pierre bleue
Il regardait ébloui les veines de la mine
Il écoutait les paroles de l'homme de l'Arrée
Il écoutait les paroles de l'homme de l'Arrée

Celui qui sait encore la pierre bleue et le fer
La pierre bleue et l'eau
La pierre bleue et l'homme libre

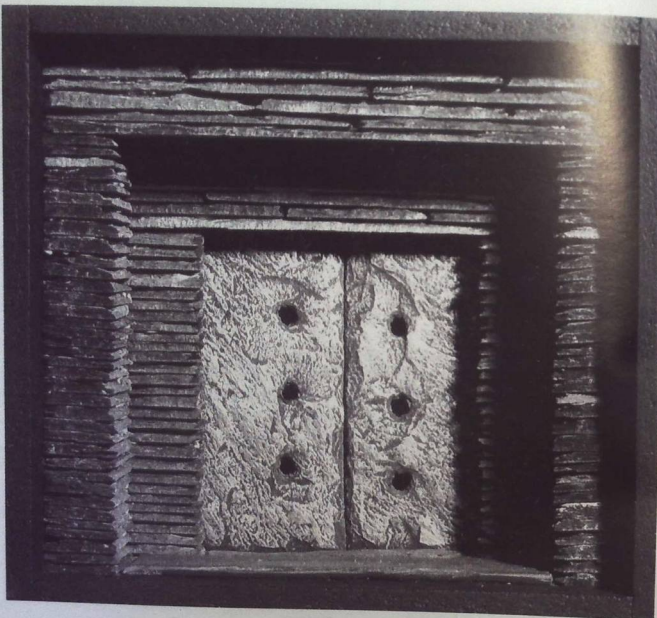
Alors Maurice Le Meur a pris la pierre bleue
Il a pris le geste, il a pris l'outil
Il a choisi la pierre bleue, l'a caressée, éclatée
Il l'a fendue, l'a percée
Il l'a accumulée, l'a entassée, frappée, creusée
Il a partagé la pierre bleue, séparée, fragmentée
Il l'a polie, pilée
Il l'a enchâssée, il l'a collée, clouée
Il l'a blessée, gravée, rayée
Et il l'a dressée

Maurice Le Meur a désigné la pierre bleue des signes du rêve
Lettres Ogam des vieux Celtes barbus et rigolards
Encoches et graffiti

Alors le grand livre de la pierre bleue s'est ouvert sur les mille lettres du possible
Sur les mille vocabulaires
Érigés en colonnes
Dressés en portes de gloire
En autels sans dieux
En cerf-volants de pierre
Portant l'empreinte de la main
En encre lithographique

Alors, Maurice Le Meur a dressé la grande table ronde de pierre bleue
A posé les coupes pleines
Et d'un grand éclat de voix et de vie
Il a invité tous ses amis

À partager dans le grand rêve de la pierre bleue .



Maurice LE MEUR est né à Quimper en 1944. Il commence très jeune à peindre et à sculpter, vite fasciné par l'ardoise et ses multiples facettes. Les spécificités de ce matériau lui permettent de s'exprimer aussi bien par le bijou que par la sculpture monumentale. Il a participé à près de 200 expositions collectives ou individuelles en France et à l'étranger : Musée de l'ardoise à Trelazac, Galerie des Monts d'Arrée à Binspart, Maison de la Fontaine à Brest, récemment aux Centres d'Art de Caenarfon et Pontardawe au pays de Galles. Parallèlement à son travail de création, il milite au sein de différentes associations (Sculpteurs Bretagne...) pour que les Arts Plastiques trouvent leur vraie place dans notre société. Il vit et travaille aujourd'hui à Lanrivouare.

Porte,
sculpture, ardoise,
Maurice Le Meur

Pierre Tanguy

Haïku du chemin (en Bretagne intérieure)

Printemps

Grêle sur les rochers
Avril tambour battant
Un vendredi saint

Premiers chahuts dans l'eau
Pantalons mouillés
Le cri des mères

Herbe grasse après la pluie
Elle s'étonne la vache
Qu'on la regarde brouter

Été

Pommiers parasols
Constellés de fruits rouges
Gardent l'été au chaud

Poussée par le vent
L'odeur des grillades
Traverse l'étang

Mariée noire
Devant un grand jet d'eau
Le photographe est blanc



Traouidan -
Plougastel-Daoulas -
29.10.1999 (détail)
Manuel Cortella

Automne

La fin du repas dans l'auberge
La cuiller que l'on tourne
Dans la tasse de café

Le vélo bousculé dans l'herbe
Pour pouvoir goûter
Les premières mûres noires

Des grilles autour du verger
Défense d'entrer
Les pommes pourrissent

Hiver

Je bois du thé
Je mange des pommes
Vivrai-je vieux ?

On les pousse violemment
Dans l'abattoir
Les vaches silencieuses

Rigoles de purin
Dans les champs dénudés
L'hiver noir

Suite pour Joséphine

Hervé Le Borgne

GALV

Cette histoire commence comme finissent bien des romans : par un mariage. Un mariage à la mode d'alors, réunissant pour trois journées toute la population du bourg et des environs. Et en cette fin de juillet bien ensoleillée, il y avait au cœur de chacun une allégresse embrumée d'inquiétude : la fête serait fastueuse, la moisson serait belle, mais à l'horizon les nuages étaient bien lourds...

Quand les cloches saluèrent la fin de la cérémonie, les gamins, selon la coutume, se précipitèrent pour engranger chacun le plus de piécettes et de dragées qui allaient s'éparpiller à la volée. Pour un instant on put croire l'inquiétude dissipée tant le carillon était allègre, malgré son timbre légèrement faussé. Et puis, alors que le cortège émergeait du porche de la petite église, les sonneurs – un couple bombarde-biniou de haute réputation à dix lieues à la ronde – parvinrent à couvrir la voix du clocher tant leur appel était vibrant. Dans l'assemblée, certains se sentaient déjà des fourmis dans les jambes.

TAMM KENTAÑ

Derrière les musiciens venaient les mariés. Elle, c'était Joséphine, la chevelure ornée d'un bandeau en place de la coiffe habituelle, toute parée de dentelle et de velours brodé, et portant fière allure en ses vingt-cinq printemps. Lui, c'était Guillaume, un peu plus âgé comme il se doit, la moustache bien astiquée sous son chapeau rond et l'air un peu emprunté à cause du chupenn bien raide au dos d'une seule pièce. Leur bonheur et leur jeunesse leur tiennent lieu de richesse, car ils n'ont pas vraiment de bien ni l'un ni l'autre, sinon deux bouts de terrain, un penn-ti et, heureusement, tant de courage pour grandir leur maisonnée. Si les nuages...

Mais l'heure est à la danse et sur la place éclate le tamm kentañ, la première gavotte, celle qui va mettre toute la noce en jambes pour aller d'un estaminet à l'autre célébrer les mariés et leur souhaiter joie et prospérité. Vient alors l'heure du premier repas pour lequel cuisinières et gens d'œuvre ont dû bien s'affairer pour dresser tréteaux et couverts dans un pré de la ferme, car ce sont quelques onze cents

convives qui partagent les agapes. Il y a là toute la parentèle, même la plus éloignée ou la plus lointaine. Tous ceux qui sont allés gagner leur pain en France ou encore plus loin ; on n'attend plus que le frère de la mariée qui a débarqué toute à l'heure à la gare à peine distante de deux heures de charrette. Il y a là tous les notables, mais aussi les plus démunis, dont la liesse est à la mesure du flot de cidre qui paraît intarissable. En fait, il y a là tout le bourg, y compris les ennemis politiques et familiaux pour lesquels on trouvera quelques vacheries bien vachardes quand viendront chants et rimadelloù. Mais voici le premier nuage...

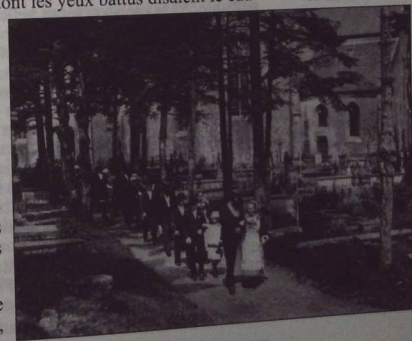
Il est à cheval et en tenue de gendarme, et pour tout dire, ils sont deux ainsi attifés, bottés et sabrés et paraissant gênés. Monsieur le Maire alors s'avance vers eux qui le saluent et entament la conversation sur le ton de la confiance malgré le brouhaha de l'assistance qui, il est vrai, s'amenuise lentement... Peu de temps après, toute joie envolée, on commente les nouvelles : trois des jeunes gens présents vont devoir partir, dont le marié, auquel toutefois est accordé un délai de quelques jours ; le frère de la nouvelle épousee, lui, a été renvoyé à sa caserne et toute la population va être incessamment avisée de la mobilisation générale : c'est la guerre ! Nous sommes le vingt-neuf juillet de l'an mille neuf cent quatorze.

TAMM-KREIZ

La vie de chacun au bourg prend alors un rythme de tamm-kreiz, alternant le pas lent de la marche des jours sans hommes et le branle fiévreux des – rares – permissions. Ainsi, en quinze, naquit Théophile...

De saison en saison le contraste se faisait plus tranché entre les gens du village, comme engourdis et manquant de bras pour les travaux des fermes, et ceux du front, dont les yeux battus disaient le cauchemar quotidien de là-bas. Bien peu étaient partis la fleur au fusil – et, à dire vrai, certains n'avaient pas de fusil du tout et l'on en vit même prendre la route la hachette à la main – mais, désormais, quand ils voulaient encore parler, il n'y avait plus pour eux que le dire du malheur et la peine de devoir réparer. A partir de dix-sept ils devinrent encore plus taciturnes et, dans leur regard éteint, on vit passer des éclairs qui évoquaient la haine.

Un jour pourtant sonna à ce clocher-là, comme à tous les autres,



La noce de Joséphine et de Guillaume, collection Dastum

l'air tellement attendu de la fin de la guerre ; personne ne parla de victoire, surtout quand ils revinrent – les survivants – tant ils paraissaient à peine sortir de leurs tranchées, fantômes émaciés, sales et tristes, que les enfants les plus jeunes repoussèrent en hurlant, accrochés au cou de leurs mères qui ne savaient plus si elles pleuraient de joie ou de désespoir.

Guillaume, lui, était arrivé à la maison un peu plus tôt que les autres, les pieds gelés ; il toussait et paraissait aussi plus décharné que ses camarades. Le foyer pourtant se compléta par la venue d'Hélène mais le père ne profita de la paix et de sa famille que pendant trois courtes saisons et s'effaça bientôt, vaincu par l'ypérite. Il reprit alors le chemin de l'église, refaisant à l'envers le trajet parcouru pour ses noces, à peine cinq années plus tôt. La petite le suivit à peu de temps et retrouva son père derrière les grilles ouvragées de la modeste tombe, juste à trois pas de l'arrière de la maison qui allait devenir celle de Joséphine.

TON DOUBL

Dès lors, pour elle, la vie prit une toute autre tournure ; il lui fallut décider et décider encore et se battre ; avec l'aide de ses parents, puis bientôt sans eux, avec aussi l'éducation qu'ils lui avaient fournie : un brevet et le savoir écrire aussi bien en français qu'en breton. Elle lutta pour la location de la ferme, pour la pension de veuve de guerre, pour l'avenir de son fils qui eut droit aux meilleures études, de chez les pères jusqu'à l'école vétérinaire, et au titre de "pupille de la nation" malheureusement sans valeur en dehors de l'école laïque. Alors il lui fallut travailler chez ses proches et – on ne s'y résout toujours qu'à la dernière extrémité quand on est paysan – vendre une part des terres... Sans amertume toutefois, comme on sème au profit de la génération suivante. Et la moisson serait belle, si toutefois les nuages...

Car la guerre, pour la seconde fois, vint frapper à sa porte. Théophile, comme la plupart des garçons de son âge, – celui de sa mère quand le précédent conflit avait éclaté – se retrouva sous les drapeaux pour une bien courte épopée ; le temps d'une déroute, puis d'une maladie, il réintégra son école et bientôt annonça son intention de convoler en justes noces.

Le curé qui les bénit était au bourg depuis douze années et pourtant – c'est-à-dire malgré l'isolement relatif de ce coin de la montagne – il faisait beaucoup parler de lui, bien au-delà des limites de la paroisse. Son engagement total pour sa foi et pour son pays lui valait bien des déboires, dont aucun n'entamait sa détermination. Il avait pris l'habitude de venir s'asseoir chez Fine – comme on disait – devant un bol de café, le beurre et les crêpes que l'on trouvait encore malgré le rationnement, par miracle sans doute.

En ce jour de félicité il parla longuement du métier de médecin des animaux et de l'amour des bêtes, faute sans doute de pouvoir évoquer celui des hommes ?

En tout cas, l'hiver suivant, celui de l'année quarante-trois, la terrifiante nouvelle fusa à travers le bourg et embrasa rapidement le pays tout entier : le curé avait été assassiné ! C'était en revenant de dire la messe dans la petite chapelle qu'il avait élevée au fond d'un bois ; au détour d'un chemin creux il fut abattu par deux individus armés qui vécurent longtemps sans être jamais inquiétés par la justice des hommes...

Pourtant, pour les gens du bourg, le plus dur était encore à venir : le village fut bombardé l'année suivante par un raid venu spécialement d'Outre-Manche. Certains, manifestement prévenus, s'étaient soigneusement mis à l'abri depuis la veille ; d'autres découvrirent sur leur toit des croix blanches en forme de cibles... Il y eut vingt cinq morts, dont vingt trois civils.

À cette hécatombe s'ajouta bientôt, pour Fine, la disparition de sa première petite-fille qui n'avait pas un an.

DISKUIZH

Il y avait la motte de beurre, toujours soigneusement retravaillée, la nappe de toile cirée à carreaux, le fourneau qui ronflait, la cheminée et son chaudron, et puis la fenêtre avec son appui où il rangeait ses affaires et les rideaux de dentelle ajourée à travers lesquels on découvrait une partie du bourg : la boulangerie dans laquelle il se précipitait chaque matin pour humer l'enivrante odeur du pain frais, l'échoppe du cordonnier, puis – deux façades plus loin – le bistrot de tante Soaz qui n'était pas vraiment sa tante mais qui avait toujours des bonbons à distribuer ; puis encore derrière la dernière maison de la rangée, le Pors Kloz occupé par les poules et par le puits auquel on allait tirer l'eau. Alors, remontant péniblement vers la maison, on longeait une grande demeure grise et l'on tournait le dos à l'alignement de constructions visible de la fenêtre et à cette maison-là !

Lui, il avait six ans, dix ans, venait chaque été chez grand-mère qui était si attentionnée, et lui préparait tant de bonnes choses et le bordait et l'embrassait chaque soir, mais était-elle vraiment gentille ? En tout cas, il aimait ce cocon, jouait peu avec les enfants du bourg et lisait beaucoup. Il avait l'air sérieux et réfléchi, peut-être trop pour son âge, même s'il avait tant pleuré la première fois quand maman était partie.

Et, sans doute parce qu'il paraissait comprendre très jeune, grand-mère écartant le rideau et désignant les façades de l'autre côté de la route, dit un jour au petit garçon à la fenêtre : "Tu vois... là, c'est la maison du diable !"

TAMM DIVEZHAÑ

À La mort de son mari et de sa fille, Joséphine avait réagi comme on le fait généralement dans un monde habitué à la peine et aux malheurs de l'existence ; elle avait "pris sur elle" comme on disait. À la mort de son confident et ami, suivi du massacre du bourg, elle se durcit. C'est que, comparables en cela aux deux conflits mondiaux, ses afflictions étaient sans doute moralement différentes ; la guerre que l'on nomma "de Quatorze" se déroulait fort loin et, pendant et après, chacun y compatit aux douleurs des autres. Celle que l'on dit "de Quarante" causa ici bien moins de pertes mais apporta son lot de haine, de perfidies et de lâchetés, parfois déguisées en héroïsme.

Lorsque sonna ce second armistice, Fine avait l'âge auquel les femmes d'alors abandonnaient volontiers toute ambition personnelle et remisaient leurs espérances en leur descendance. Il n'y aurait plus de danses pour elle, la dernière gavotte serait celle de son fils. Pourtant, il restait la parade ; celle que la génération suivante commençait à appeler "mémère" ne sortit jamais sans sa coiffe (en cheveux !) et, s'agissait-il seulement de rendre visite à l'autre bout du bourg, la cape de renard (ils disaient la "moumoute") était toujours de rigueur.

La confiance de Joséphine en son fils était bien placée : il était solidement installé et gagnait bien. Mais ne s'était-il pas mis en tête de s'occuper de politique ? La politique, Fine l'avait dans le sang ; son père n'avait-il pas été maire du village ? Depuis qu'elle en avait l'âge, elle avait suivi et commenté chaque débat et chaque campagne électorale. Mais la leçon de quarante-trois avait été trop dure. Non ! Son fils ne ferait pas de politique...

Ce furent bientôt l'hiver de l'âge et les maux physiques et les problèmes d'une femme seule. Alors son fils vint pour l'emporter loin du bourg et de la montagne. Le jour où elle prit place dans la voiture, coiffe et cape de fête toute déployées, je sais qu'elle ne se retourna pas.

Et comment le saurais-je, direz-vous ? Simplement parce que le petit garçon à la fenêtre c'était moi.

Enez Tudi - septembre 92

NDLA : Ce texte est bâti selon l'enchaînement traditionnel des danses de Basse-Bretagne : Galv (appel), Tamm Kentañ (premier morceau), Tamm Kreiz (morceau du milieu), Ton doubl (ton double), Diskuizh (repos), Tamm Divezhañ (dernier morceau).

Hervé Mesdon

Les ISMES (extraits)

Les mots à isme

Mots de plume plutôt que d'usage. Mots de plume et non de bouche. Ils sont impropres à nos sens. Ils rebutent toute mastication et ne savent procurer aux lèvres un plaisir rebondi.

L'œil s'écorce à leur appendice terminal vaguement ridicule. Et l'oreille s'irrite de leur suffisance. Il leur manque l'angoisse lovée au vif des mots ordinaires. Ils n'ont aucune obligation envers la prairie, le goût du pain ou le frisson aigre de l'ortie, comme – SOLEIL – soumis aux ordres chauds, fronçant de l'œil... – EAU – à mi-chemin toujours ayant choisi sa pente pour seule raison de vivre... Ils ne savent pas s'envoyer en l'air dans les plis secrets de nos mémoires. Ils ne connaissent pas les rires vibrant d'intimités buccales.

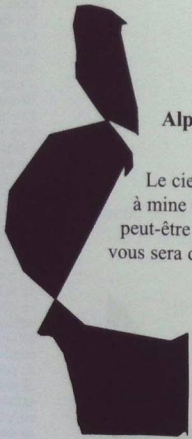
Ils ne savent pas s'ébrêcher en injures, ni se rouler en propos d'amour ou se plier aux conversations d'utilité ou de nullité. Mots de serres et de cerveaux. Mots de têtes. Nés instruments de table pour gens d'écriture ou de distinction (?), ils ont été conçus au travers d'un principe unique qui les corsette de son exigence et ils en gardent presque tous une marque d'insuffisance.

Mots infirmes. Si peu faits pour le jeu qu'il y a sûrement quelque cruauté à les voir ici choisis pour cible.

Hervé Mesdon est né en 1942 à St-Martin-des-Champs. Il a participé à une douzaine d'expositions en Bretagne et publié *Circonstances Internes* (éd. Chambelland, 1966), *Jeu d' société* (éd. Oswald, 1974), *Leçons de petite culture* (auto-édition, 1994) et *Le cheval que je suis* (auto-édition, 1999). Il crée Les Éditions de la Boîte à Or Dur en 2000 (auto-éditions et "anti-éditions" : nombreux recueils de poèmes disponibles en exemplaire unique, richement illustrés de dessins à l'ordinateur ; prix modiques).

Alpinisme

Le ciel
à mine ouverte
peut-être
vous sera donné.

**Attentisme**

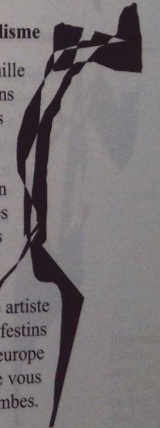
Quelque part
attention
quelque part
quelqu'un
a cessé
de convaincre
le temps.

**Capitalisme**

Il tisse
l'osmose ombilicale
il est agrappé
à mes pores
près du nombril
LE
RÉMORA

**Colonialisme**

Adieu vat pour mille
stations
et les bordels
se faire putain
et les fers à fond de cale
se faire marin
et les cirques zoologiques
les montreurs de culs
marrants
ou seulement étonnants
se faire artiste
et les festins
des cannibales d'europe
saga autour de vous
mes colombes.



Phallisme

L'arôme-
femelle tout autour
par sa virginité
finement dolente
en calice-
mâle
du sexe jaune
planté
au profond
de ce vagin.

Stakhanovisme

Viandes à bras
manches à doigts
têtes à comptes
et pelles à ongles
fleuves –
– hauts-fourneaux –
câbles –
– longues-brutes –
du travail
à la chaîne.

Urbanisme

Rentre -soleil
mal-aimé
de la vie
tremble-ennui
géomètre
repu
de l'habitat
hurlé.

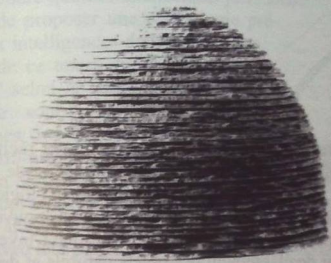
Volcanisme

Paupières
entourées de braises
et de cris de toutes matières
élevés vers les gammes
internes
l'étaupe
flambe et creuse
creuse encore
et
éclaire.

Illustrations d'Hervé
Mesdon, tirées de *Les
Ismes 1* et *Les Ismes
2*, éd. de La Boîte à
Or Dur, 15 rue Crech
Avel, 29600 Plourin
Les Morlaix



À Brancusi,
sculpture ardoise,
Maurice Le Meur



Ti Bihan
sculpture ardoise,
Maurice Le Meur



Pyramide,
sculpture ardoise,
Maurice Le Meur

Un vieux texte scientifique : le premier récit de la création dans la Bible

Alain Coutelle

Alain Coutelle enseigne les Sciences de la Terre à l'Université de Bretagne Occidentale.

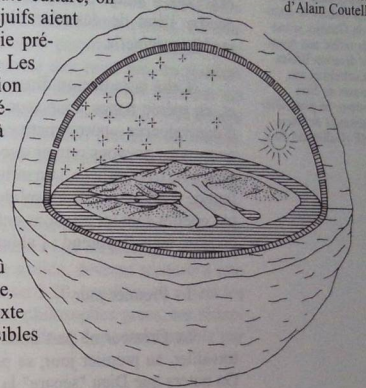
En ouverture du livre de la Genèse, le premier récit de la création décrit la formation d'un monde largement inspiré de la cosmologie babylonienne. Les recherches modernes en archéologie, histoire et exégèse, nous le rendent à peu près intelligible. Nous pouvons y reconnaître certains aspects d'une démarche scientifique : invention d'une terminologie, essai de classement des objets naturels et des êtres, proposition d'un modèle d'univers et d'une chronologie pour sa formation, etc. Nous pouvons même voir comment les rédacteurs en y incluant quelques-uns de leurs principes religieux de base, en ont altéré la cohérence, en particulier chronologique. De nos jours, cette vision de l'univers est évidemment caduque, mais un certain nombre de principes contenus dans ce vieux texte sont encore pleinement vivants.

Introduction

Dans la Bible, la création du monde par Dieu est exposée sous forme de deux récits distincts juxtaposés. Le plus ancien est celui qui vient en deuxième rang. Il est de type légendaire, et, au travers des tribulations d'Adam et Ève, plus attentif à détailler l'émergence de l'humanité que la formation de l'univers. Le premier récit est le plus récent. Il expose, distribuée sur six "jours", la genèse de l'univers. L'exégèse biblique la plus courante, date ce texte de la période qui suit l'exil à Babylone (586-538). Nous savons que les Babyloniens étaient bons mathématiciens, bons astronomes, bons hydrauliciens, etc. Leur modèle de l'univers tel que les historiens nous le font connaître nous les montre aussi bons "modélisateurs", c'est-à-dire capables d'imaginer un dispositif abstrait, non directement observable, mais dont les propriétés correspondent à des faits, ou à des effets, vérifiables.

Tel qu'on le comprend actuellement, l'univers babylonien – ou mieux mésopotamien – peut être vu comme une masse d'eau isolée

dans un espace où se tiennent les dieux. À l'intérieur de cette masse une coupole réserve un espace intérieur, hémisphérique, où gravitent les astres et qui surmonte la terre. Celle-ci, plate dans certaines reconstructions, bombée et creuse dans d'autres, flotte sur les eaux inférieures. Confrontés à ce peuple de haute culture, on peut comprendre que des intellectuels juifs aient eu l'envie de proposer une cosmologie présentable aux intelligences de l'époque. Les rédacteurs de ce texte, dit de "tradition sacerdotale" selon la terminologie exégétique, se sont ainsi heurtés à quelques-unes des difficultés du discours scientifique : - ils ont dû tenir compte d'un certain nombre d'acquis culturels propres à leur communauté, même s'ils n'étaient pas toujours en cohérence avec leur propos, - ils ont dû se forger une terminologie spécifique, - ils ont dû, aussi, s'agissant d'un texte public, essayer de rester compréhensibles pour le plus grand nombre.



Modèle d'univers du premier récit de la création, illustration d'Alain Coutelle.

Après avoir examiné le premier récit, sous cet angle particulier, à titre de comparaison et avant de conclure, un bref survol du second récit confirmera la profonde différence des démarches explicatives mais aussi les points communs, en dehors de celui général de l'exaltation de l'action du Dieu unique.

I - Le premier récit biblique de la création¹

Le premier verset de la Genèse peut être considéré comme un bref résumé du développement qui va suivre, l'expression "le ciel et la terre" voulant dire "l'univers". Le second verset décrit la situation initiale de la "terre" comme étant "tohu-bohu", selon une célèbre expression forgée à partir de noms déformés de divinités phéniciennes. Cela veut désigner l'état d'abandon, et donc de désordre, dans lequel se trouvait la matière à ce moment. La traduction la plus courante est "vague et vide", mais compte tenu de son sens, certains traducteurs préférèrent parler directement de "chaos". On notera que le texte utilise le mot de "terre" alors que, formellement, celle-ci n'existe pas encore. La suite du verset, évoque "l'abîme", sous les ténèbres, et des "eaux" au dessus desquelles plane le souffle de Dieu. Composé de la même

¹ Je recommanderai au lecteur de se munir d'une Bible pour mieux suivre cette partie de l'exposé. De mon côté, pour essayer de serrer, au plus près, ce que ces anciens auteurs ont voulu dire, je me suis servi des principales éditions françaises de la Bible (la Traduction oecuménique de la Bible, la Bible de Jérusalem, la Bible de P. Osty) ainsi que de la traduction, si

particulière, d'A. Chouraqui, très (trop?) proche du texte hébreu canonique. Pour ce qui est du contexte culturel dans lequel s'est élaboré le texte de la Genèse, je me suis référé aux notes des diverses Bibles consultées et aux travaux de Jean Bottero, en particulier *Naissance de Dieu*, NRF (Gallimard éd.).

manière que *tohu et bohu*, le mot "abîme" désigne les eaux primordiales, ce que précise la fin du verset, en utilisant le terme d'"eaux" qui, comme tout à l'heure le mot "terre", ne convient pas tout à fait mais qui a l'avantage d'être du vocabulaire courant. Il est cependant exact que l'image du liquide est celle qui correspond le mieux pour décrire l'état de désordre, de mélange et d'indétermination de la matière originelle.

Cette introduction illustre l'effort terminologique des rédacteurs et, en même temps, leur souci d'être compris par l'usage simultané d'équivalences approximatives énoncées en termes courants. Pour nous, nous pouvons retenir que cet univers primitif est obscur et qu'il comporte trois milieux : un milieu extérieur où se tient Dieu, un milieu liquide et un milieu plutôt solide mais inorganisé. Ce verset ne nous dit pas quelles sont les relations entre les "eaux" et la "terre", mais la suite du texte nous l'apprend : l'abîme des eaux recouvrait la terre.

1 - Premier jour

Le Créateur ne part donc pas de rien, mais comme il va devoir travailler, au premier jour, sa première œuvre est de faire la lumière. On notera que Dieu "sépare" la lumière des ténèbres. Ce procédé, qui revient régulièrement, implique que l'état primitif contient, potentiellement, les états finaux. Dieu procède par un tri créateur d'ordre. Le fait que cette lumière apparaisse avant les astres, qui ne seront installés qu'au quatrième jour, a embarrassé plus d'un commentateur, d'autant qu'il est bien question de "soir" et de "matin". La réponse est connue : très soucieux de ne pas valoriser le soleil, la lune et les étoiles, déifiés par leurs contemporains, les rédacteurs "sacerdotaux" ont pris bien soin d'en différer l'apparition.

Cette exigence de politique religieuse les conduit ainsi à s'écarter du bon sens naturaliste, mais elle n'est pas incohérente avec leur modèle d'univers. Comme le suggère le récit, cette lumière est créée à l'extérieur de l'abîme, c'est-à-dire de l'univers dans son état primitif, du côté de Dieu, en somme. Cette lumière indépendante du soleil, pourrait être celle qui donne sa couleur et son éclat au ciel diurne et il est, par ailleurs, évident qu'il y a bien d'autres lumières que celle produite par le soleil. Ce n'était donc pas insoutenable, mais les rédacteurs se sont fait piéger par l'usage pédagogique et la nécessité rituelle de l'emploi de l'expression "il y eut un soir et il y eut un matin". Du coup, la liaison avec le soleil devenait beaucoup plus difficile à évacuer.

2 - Deuxième jour

C'est le moment de la création du "firmament". Ce mot, inventé par Saint Jérôme, correspond à un terme hébreu qu'A. Chouraqui traduit par "plafond". Il s'agit, en effet, d'une couche solide, dont le texte ne nous donne pas la forme mais qui, traditionnellement, est vue comme une coupole, ou une tente, selon le psaume 104. Cette voûte qui naît à l'intérieur de l'abîme, supporte des eaux qui, en quelque sorte, sont extraites des eaux primordiales. Elles pourront retomber sur la terre en pluie bienfaisante ou en trombes destructrices lors du déluge qui préludera, après "dilution", à une recréation partielle du monde. Comme au premier jour, les rédacteurs attribuent au firmament un deuxième nom, courant, celui de "ciel". On notera, qu'implicitement, un autre élément de l'univers est créé ce jour. Il s'agit de l'atmosphère, qui remplit l'espace situé entre le firmament et les eaux d'en bas. Ainsi, les rédacteurs, en panne de concept et/ou de mot, qui n'ont pas pu, ou pas voulu, donner un nom à ce milieu, devront recourir à une lourde périphrase pour désigner, au verset 2,20, le milieu où volent les oiseaux. À moins que, comme certains philosophes grecs, les rédacteurs n'aient pensé que cet espace était vide et donc innommable par principe.

3 - Troisième jour

Cette troisième étape est celle de la formation de la terre et des mers. Les eaux primordiales expurgées des eaux d'en haut, subissent un nouveau tri par "regroupement" de ce qui en elles n'était pas liquide. Ainsi, le "sec", ou le "continent" selon les traductions, devient visible. Les deux derniers éléments du monde physique vont alors recevoir leur nom courant de mer et terre, par Dieu lui-même, selon un procédé qui nous est maintenant familier. En se situant dans la logique du texte, on peut imaginer que la "terre" du second verset était une masse boueuse sans forme propre, qui devait son état chaotique à son imprégnation par les eaux de l'abîme. La séparation du sec et de l'humide crée donc un ordre là où il n'y avait que de la confusion. Il n'est pas sûr que ces subtilités aient été bien comprises par les Juifs eux-mêmes. Il est visible que l'auteur du Psaume 104, qui a composé une paraphrase poétique du texte de la Genèse, n'est pas fidèle au récit quand il décrit l'apparition de la terre ferme par exondation d'un relief préexistant. Par régression, diraient les géologues, mais ce n'est pas ce que dit le texte de la genèse.

Sur la terre maintenant découverte, peut croître la végétation. Les plantes étant la base alimentaire de tous les êtres qui vont venir par la suite, il est logique que leur création vienne en premier. Cela nous semble évident mais ne l'était pas nécessairement à l'époque, puisque le deuxième récit, par exemple, place la création de l'homme avant celle des plantes. Le premier récit distingue les herbes qui portent leur semence et les arbres, dont les fruits portent la semence, chacun selon son espèce – précision promise à un bel avenir scientifique.

Tel que nous le comprenons, ce modèle d'univers, maintenant achevé, présente quelques différences par rapport à celui des Babyloniens. Pour ceux-ci, en effet, le firmament s'appuyait sur la bordure des terres et, au-dessous du firmament et sous la terre, s'étendaient une masse d'eaux douces, la mer ne constituant qu'une sorte de grand lac salé, par ailleurs très redoutable. Cette vision se comprend bien dans la mesure où la mer des Babyloniens est le fond du Golfe Persique. Pour les Juifs, il semble que la terre était vue comme une île au milieu de la mer. Cela étant, l'explication de l'origine des sources d'eau douce est moins simple que dans le modèle babylonien et l'appui du firmament devient problématique.

Avant d'entamer l'étude des jours suivants où l'invention verbale est moindre, il convient de souligner l'importance du soin pris par les rédacteurs de proposer une terminologie distincte de la terminologie courante. On ne peut échapper à l'idée que ceci est le reflet d'un réel effort de conceptualisation de type scientifique. Bien entendu, il ne faut pas oublier que, dans l'univers biblique, donner un nom est fondamental, une chose innommée n'existant pas vraiment, mais il n'y a pas que cela dans ces versets. On remarquera, en outre, la rigueur du plan. Chacune des trois étapes de la formation de l'univers matériel comprend un exposé de l'action, avec usage des termes savants puis une conclusion avec usage des termes courants qui, assez paradoxalement, sont les noms donnés par Dieu. En ce sens, l'inclusion de la formation des plantes dans le troisième jour casse un peu la logique de l'exposé.

4 - Quatrième jour

D'une façon assez incongrue, mais on en connaît le motif, c'est le jour de la création des astres. Privés de nom par la volonté de dépréciation des rédacteurs, la création des "luminaires" est exposée dans quatre séquences qui ne disent pas la même chose. La première parle de luminaires qui séparent le jour et la nuit, qui sont des "signes" pour les heures, les fêtes et les saisons. La seconde donne à ces luminaires

le rôle d'éclairer la terre. La troisième, les décrit comme "puissances" du jour et de la nuit et n'oublie pas de citer les étoiles. La quatrième tente une synthèse : les astres "éclairent" la terre, "commandent" au jour et à la nuit, "séparent" la lumière et les ténèbres, mais oublie leur rôle de signe. On notera par exemple : - l'usage d'une terminologie dépréciative (les luminaires); - le non-usage des noms courants, alors qu'ailleurs c'est Dieu lui-même qui s'en sert ; - la juxtaposition d'explications qui se recouvrent plus ou moins ; - l'attribution de fonctions éclatées, qui vont de l'aide-mémoire temporel à l'exercice du pouvoir, en principe réservé à l'Unique; - l'incohérence intrinsèque des versets 1,17 et 1,18 qui affirment que les luminaires "éclairent la terre", qu'ils "commandent au jour et à la nuit", "séparent la lumière des ténèbres" alors que tout cela est assuré dès le premier jour. De même, on remarque que le comportement attribué à Dieu n'est pas le même selon les séquences : dans un cas "Dieu dit" et les luminaires se font (v. 1,14), dans un autre cas, c'est Dieu qui fait (v. 1, 16). Bref, tout cela montre que nos rédacteurs ont été plongés dans un fort embarras rédactionnel. Tiraillés entre la logique abstraite de leur modèle, l'évidence naturelle, les croyances populaires et les exigences religieuses, les scribes hébreux ont élaboré un laborieux compromis qui rappellera bien des souvenirs à tous ceux qui ont eu à rédiger une publication à cosignataires multiples.

5 - Cinquième jour

L'option prise pour le quatrième jour va rejaillir sur le déroulement du cinquième jour, où sont créés, à la fois, les oiseaux et les êtres marins. On remarquera la périphrase qui fait voler les oiseaux "au-dessus de la terre contre le firmament du ciel", en fonction d'une difficulté déjà signalée. Il aurait semblé plus logique de créer jour après jour les animaux qui peuplent les grands milieux naturels, par exemple les êtres marins le quatrième jour, les oiseaux le cinquième, les animaux terrestres et les hommes le sixième. Les astres auraient trouvé leur place au premier jour avec la lumière, ou le deuxième avec le firmament. On aurait pu, encore, consacrer un jour plein à la genèse des plantes entre la formation de la terre et la création des animaux, mais voilà, cela aurait fait une semaine de huit jours, ce dont il ne pouvait être question.

6 - Sixième jour

Ce grand jour s'ouvre donc sur le peuplement de la terre laquelle "produit" ou "fait sortir", selon les traductions, les grands animaux terrestres, sauvages et domestiques, et les grouillantes "bestioles" du sol. Ceci singularise totalement l'Humanité qui, elle, est créée par Dieu, "à son image," et à qui Il confie la maîtrise de sa création. Le texte de cette œuvre ultime est clairement rédigé et il ne fait pas de doute que c'est bien l'espèce humaine qui apparaît à ce moment. Elle comprend des hommes et des femmes et les premiers commandements qu'ils reçoivent sont d'être féconds et de soumettre la terre. Cette soumission, que le second récit explicite par le fait que c'est Adam qui donne un nom aux êtres, se situe très nettement dans le prolongement même de l'action du Créateur. Il convient de noter que si le second récit n'est pas compris comme un texte séparé, mais comme la suite du premier, cette naissance de l'humanité devient difficile à interpréter puisqu'elle semble faire double emploi avec la création, ultérieure et décalée dans le temps, du premier homme et de la première femme. Cela explique que certaines exégèses ont dû admettre que l'humanité évoquée par le premier récit était androgyne, sa différenciation en mâle et femelle n'intervenant que plus tard. On conviendra que c'est prendre beaucoup de liberté avec un texte qui dit clairement ce qu'il veut dire.

7 - Septième jour

Le septième jour est celui du repos, ainsi fondamentalement justifié, puisque pris par Dieu lui-même, alors qu'il venait de créer le monde. Bien entendu, l'institution du sabbat est antérieure à la rédaction du texte, mais cette exigence était si absolue, que les rédacteurs bibliques n'ont pu échapper à son inscription dans l'ordre de l'univers et au plan imposé en six jours plus un.

II - Le second récit de la création

Le second récit de la création ne sera que brièvement évoqué, à titre de comparaison. Les premiers versets décrivent l'état de la terre avant la création de l'homme, à l'image d'un désert privé de végétation faute de pluie, mais où une venue d'eau souterraine permet à Dieu de modeler un homme avec de la glaise, sculpture à laquelle il insuffle la vie. Ce premier mâle de l'espèce humaine, reçoit un nom, "Adam" (celui qui vient de la glaise), qui doit lui rappeler sa modeste origine. Après quoi, il est introduit dans un jardin planté par Dieu. Vient ensuite

la création des animaux auxquels, sur l'ordre du Créateur, l'homme donnera un nom, puis celle de la femme, à partir d'un élément de chair et d'os du premier homme. Ève est "celle qui donne la vie", ce qui est plus valorisant que "le glèbeux", comme dit A. Chouraqui. L'élément fondamental déduit de l'origine commune de l'homme et de la femme est que pour constituer une famille "l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair" (v. 2,24). Force est de constater que ce beau projet de société ne s'est guère accompli. La règle la plus courante étant que l'épouse vienne vivre dans la famille de son mari, pour agrandir cette famille et être l'employée de sa belle-mère. La tentation, la chute, l'habillement, le renvoi du jardin d'Éden, le travail, l'accouchement douloureux, la mort feront de ces premiers-nés de l'humanité des exemplaires courants de notre espèce. Les intentions de ce récit sont très différentes de celles du précédent. Il est évidemment centré sur l'aventure humaine, la question de l'origine du mal, la nécessité du travail, etc. et les soucis scientifiques des rédacteurs du document "sacerdotal" lui sont à peu près étrangers. Ces différences ne doivent pas cacher l'accord profond de ces deux récits sur le fond : le Dieu d'Israël est le maître unique de l'univers et de l'histoire des hommes.

Conclusion

Le premier récit de la création dans la Bible, correspond à la mise en forme selon les exigences de la culture religieuse des Juifs du VI^e siècle avant notre ère, d'un modèle d'univers élaboré par les prêtres et savants de la Mésopotamie. Examiné comme tel, ce texte présente, en effet, des caractéristiques de rigueur dans le plan, de concision dans l'exposé, de précision dans les termes, d'invention terminologique, de souci pédagogique typiques d'une bonne publication scientifique. On remarquera aussi, l'aspect cartésien du développement, qui va du général au particulier, du simple au complexe. On y esquisse une classification des choses et des êtres. On y présente même, des propositions pour les "travaux à venir", que devront faire les Hommes, suite logique de l'acte créateur lui-même.

Bien entendu, l'intention des rédacteurs était essentiellement religieuse. Aussi ont-ils, à diverses reprises, altéré la logique du discours savant. Cependant, comme nous le montre la rédaction laborieuse du quatrième jour, cela ne s'est pas fait sans réticences, tant il est difficile d'échapper à la cohérence de la démarche scientifique. Il reste que le contenu tant scientifique que métaphysique de ce texte,

Vers une nouvelle perception de la réalité (II)

Il est une manière de percevoir la réalité, où le rayonnement du visible, de la vie propre aux choses entre en harmonie avec un monde imaginaire, nourri de l'histoire de chacun, et de chaque communauté culturelle. Le monde devient ainsi une nouvelle forme de pensée, fruit d'une opposition dialectique entre subjectivité, et objectivité. C'est ce que je présentais dans un numéro précédent d'*hopala!* (numéro 2), en m'appuyant sur les témoignages tant du domaine pictural, (Léonard de Vinci, Olivier Debré, Yassé Tabuchi) que de celui de certains courants poétiques (comme celui du haïku). Le hasard des rencontres et des lectures m'apporte la lumière d'autres exemples. Il y a d'abord, dans le n° 5 d'*hopala!*, les approches décalées de la réalité de

Francesco Benozzo, dans "Bretagne des Appennins - Paysages dans les paysages" où se mêlent rigueur scientifique et rituels de surimpression.

Poétiquement, le paradoxe de la réalité géologique, utilisée pour mieux faire sentir au lecteur le sentiment d'instabilité de toute chose est extrêmement convaincant.

Autre illustration de cette perception de la réalité, c'est l'analyse de la création du monde selon la Bible, qu'Alain Couelle, du Département des Sciences de la Terre de l'Université de Bretagne Occidentale, nous propose dans le texte ci-contre. Ici, la Genèse est un modèle d'univers à double perception.

Cette explication du réel se base sur des faits vérifiables, et un effort de conceptualisation inspiré de la cosmogonie babylonienne. Et puis la création du monde est aussi le début d'une aventure humaine, où les préoccupations religieuses ne sont pas absentes. Un souffle puissant jaillit de la rencontre de ces deux courants, où se côtoient subjectivité et objectivité. Cette lecture double fonctionne sur un axe générateur d'un véritable flux d'énergie, celle du verbe qui crée, qui prend chair, et donne vie.

A. Kervenn

sans que nous nous en rendions bien compte, a profondément marqué le développement de notre culture. Certains des principes énoncés font depuis longtemps partie de notre arrière fond mental, d'autres ont attendu que nous soyons mûrs pour en tirer les conséquences, dépassant d'ailleurs largement ce que les anciens scribes y avaient mis.

Sans chercher à être exhaustif, on notera, par exemple, - que nous magnifions le travail, puisque par lui nous poursuivons l'acte qui nous a fait exister; - que nous n'hésitons pas à modifier la nature, puisqu'elle est à nous; - que notre temps est orienté, comme celui de ce récit, alors que le temps des Grecs, nos ancêtres en science, était cyclique et sans début ni fin; - qu'il nous semble évident que l'univers est intelligible, puisqu'il est l'œuvre d'une intelligence qui nous a conçus "à son image"; - que nous ne croyons pas à la métémpsychose, puisque chacun a été fait selon son espèce, alors que notre Moyen Âge ne voyait pas d'impossibilité à ce qu'un homme puisse devenir un loup et que les hirondelles se transforment en crapauds pour passer l'hiver.

Ce dernier aspect est d'ailleurs particulièrement riche : nous classons et dénommons toute chose et tout être dans l'univers, exactement comme Yahvé nous a demandé de le faire. Cette activité, d'abord brouillonne et purement lexicale, s'est organisée petit à petit jusqu'au XVIII^e siècle qui voit l'établissement des grandes classifications rationnelles des astres, des roches, des minéraux, des animaux, des végétaux, etc., préluce nécessaire au développement scientifique actuel. On pourrait y voir la conséquence d'une sorte de logique interne. Il y a probablement de cela, sauf que quand on interrogeait Linné, l'un des plus éminents classificateurs de ce siècle, sur la raison de son inlassable activité, il répondait que par là il cherchait à retrouver "l'ordre de la Création".

Bref, vieille ou jeune, une bonne science reste une bonne science.

"J'écris quand il pleut"

Entretien avec Jean Failler



Premier dimanche d'octobre, 10 heures. Le soleil encore pâle, hésitant, se fraie une voie étroite entre les nuages à l'aplomb de la cale de l'île Tudy. La mer grise vire doucement au bleu. À la terrasse du vieil "Hôtel Moderne", l'écrivain est assis devant un café. Il lit.

Des passants le saluent. Il a pour chacun un mot chaleureux. Jean Failler est un homme infiniment cordial, parfaitement simple.

Deux heures à l'interroger, à l'entendre parler, sont un véritable enchantement, sans manière, sans pose.

Un bonheur fragile, intact.

Hopala : Quel écrivain êtes-vous ?

Jean Failler : Je ne suis pas un écrivain, je ne suis pas un romancier, je ne prétends à aucun de ces titres ronflants. Je suis un raconteur d'histoires pour les gens simples. Mon vrai bonheur, c'est quand une lectrice ou un lecteur vient me dire : vous m'avez fait passer un bon moment. Mes ambitions littéraires ne vont pas au-delà.

H : Quand avez-vous commencé à écrire ?

J.F. : Cela remonte à loin ! J'ai toujours voulu écrire, mais j'ai exercé un métier très accaparant, j'étais mareyeur, et je n'en ai donc pas eu le temps. C'est le chômage qui m'a donné l'occasion d'avoir le temps d'écrire. J'ai été licencié en 1990. C'était la crise de la pêche, je n'avais guère de reconversion possible. C'était le bon moment, j'ai pris une rame de papier et j'ai écrit !

H : Avez-vous des modèles d'écrivains ?

J.F. : Non ! Il est des écrivains que j'adore mais on ne dit jamais essayer de "faire comme". Faire comme Simenon ou comme Dumas, c'est se condamner à écrire du mauvais Simenon ou du mauvais

Dumas. Ceci dit, un littérateur emprunte, et s'imbibe puis restitue. Il ajoute sa pierre à ce que les autres ont bâti auparavant.

H : Comment avez-vous inventé votre héroïne Mary Lester ?

J.F. : J'ai écrit d'abord pour le théâtre, ma première passion. Mes seize pièces sont d'ailleurs toujours jouées. À la fin des années 80, un metteur en scène m'a contacté dans le cadre d'un festival du policier à Lanester. Je me suis rendu dans cette ville, j'ai trouvé les lieux parfaitement criminogènes ! Partant de là, j'ai écrit une pièce de théâtre et un roman qui est devenu *Les Brumes de Lanester*, en 1987, resté dans mes tiroirs jusqu'en 1992. L'inspecteur de police était un homme : Robert Le Ster (en breton, la rivière). Mais mon ami le metteur en scène préférant donner le rôle à une actrice, Robert est devenu Marie ! Une coquille d'imprimeur – un blanc qu'on oublie – a fait le reste. Marie Le Ster est devenue Lester (Mary), un nom parfaitement britannique !

H : Quelle enquête de Mary Lester aimez-vous particulièrement ?

J.F. : Comme dans les familles nombreuses, c'est toujours la petite dernière que l'on préfère ! Sérieusement, j'aime beaucoup *La Mort au bord de l'étang*, très travaillé au point de vue du style.

H : Êtes-vous un auteur breton ?

J.F. : On est dit "écrivain régionaliste" quand on écrit à Quimper, à Pau ou à Strasbourg, et "écrivain national" quand on écrit dans le VI^e arrondissement ! Ces étiquettes me paraissent très réductrices.

Mes livres décrivent la Bretagne car c'est la région que je connais le mieux, mais mes personnages ont avant tout une dimension universelle. Le marin de Concarneau que l'on prive de travail n'est pas différent du marin de Marseille ou du marin américain. C'est pareil, absolument. Toutefois, comme en matière de roman policier, depuis le temps qu'il s'en écrit, on n'invente plus grand chose, mon propos est avant tout de peindre la Bretagne, de donner la possibilité aux lecteurs de s'y promener, et de décrire des hommes et des femmes avec leurs qualités et leurs travers. Comme les romanciers du Sud des États-Unis, je me sers de l'histoire comme d'un simple fil, et, au-delà de ce prétexte, importent l'atmosphère, les climats, les conditions de vie.



Marée blanche, Jean Failler, éd. du Palémon, Quimper, 1998

H : Êtes-vous grand lecteur ?

J.F. : Oui, avant d'écrire, j'ai énormément lu. Les classiques, les "bons maîtres" ont fait mon bonheur et je continue à les lire avec un plaisir extraordinaire. Actuellement, je relis Théophile Gautier qui a enchanté ma jeunesse. C'est extraordinaire. Edmond About aussi m'émerveille par sa verve. Ces auteurs du XIX^e siècle qu'on ne lit plus savaient écrire. La littérature contemporaine, elle, en général m'ennuie. Amélie Nothomb n'est vraiment pas ma tasse de thé !

H : Essayez-vous un peu de lire malgré tout ces romanciers contemporains ?

J.F. : Oui, mais je ne me force pas trop longtemps...

H : Connaissez-vous vos lecteurs ? Qui sont-ils ?

J.F. : Ah mes lecteurs ! Je reçois un courrier de ministre. C'est pire que Tintin, ils ont de 7 à 99 ans ! On étudie Mary Lester au collège et mes livres de littérature enfantine (ndlr : *Les Naufragés de l'île sans nom*, *Le Manoir des hommes perdus*) sont lus à l'école primaire. J'adore d'ailleurs écrire pour les enfants, car étant enfant, je lisais du matin au soir dans une bibliothèque aujourd'hui disparue des bords de l'Odéon, "La Joie de connaître". Mon lectorat est aussi un lectorat très populaire. Il veut identifier des personnages de fiction, leur prêter une réalité indéniable. Ma "bougresse" guérisseuse des montagnes noires (ndlr : personnage de la dernière enquête publiée de Mary Lester), me vaut un courrier important de gens voulant l'approcher pour qu'elle leur soigne eczéma ou psoriasis. Les gens croient à mes livres, ils les vivent.

H : Ce qui nous amène à la part de fiction et à celle du réel...

J.F. : Je pars presque toujours d'un fait divers et j'invente la suite, un peu à la façon d'Alexandre Dumas.

Je ne bâtis pas de plan, jamais. J'écris un chapitre par jour et je conclus quand j'arrive à 250 pages environ, quand le livre commence à "déborder".

H : Vous avez créé votre maison d'édition ?

J.F. : J'ai créé les Éditions du Palémon par "auto-défense", car les auteurs me paraissent souvent grugés par les éditeurs classiques. Et je

n'aime pas qu'un livre soit réduit à une dimension de "produit". Ce vocabulaire, cette "conception d'hypermarché" me déplaisent vraiment.

H : Et votre filmographie ?

J.F. : La télévision n'a pas répondu à toutes mes attentes. *Magie Blanche*, le premier film tiré de mes romans était à peu près respectueux du livre, mais les six films suivants s'éloignaient vraiment trop de mon travail.

Si le cas se représentait, j'exigerais qu'on respecte mes chronologies, mes histoires, et que l'on me confie l'écriture des dialogues.

Mais Sophie de la Rochefoucault, qui a incarné Mary Lester à l'écran, était parfaite dans le rôle.

H : Pourriez-vous nous dire en avant-première où se rendra Mary Lester pour sa prochaine enquête ?

J.F. : Oui, bien sûr ! Cela vous fera un scoop ! À la Trinité-sur-Mer. Le livre se passera dans le milieu de la course au large, avec ses armateurs, ses stars et ses soutiers. Il sortira en décembre 2000.

H : Repérez-vous soigneusement les lieux avant d'écrire ?

J.F. : Oui, je procède un peu comme Simenon qui disait s'imprégner comme une éponge, pour n'avoir plus qu'à presser. Je vais sur place, dans les cafés, au marché, j'écoute les gens parler, j'essaie de m'imprégner de l'atmosphère d'un endroit. Je suis photographe aussi, je prends des diapositives de tous les lieux qui m'intéressent, et quand j'écris, je me les projette pour savoir exactement combien de marches par exemple il y a à tel endroit. Mon lectorat est très attentif à tout cela et la moindre erreur me vaut quantité de courriers de protestation ! Ainsi, j'ai reçu dix lettres pour me signaler qu'une Twingo (la voiture de Mary Lester) n'a qu'une essuie-glace !

Pour ce qui est du livre à venir, j'ai demandé à une amie, institutrice à la Trinité-sur-Mer, qui connaît parfaitement la ville et son parler, de relire mon manuscrit (tapuscrit est plus juste puisque je travaille à l'ordinateur), car elle est mieux capable que moi de rectifier une erreur de détail. Ainsi, "une darse" ici est "un môle" là. Ce qui m'apparaît comme "ville close" par référence à Concarneau devient "intra-muros" à Saint-Malo. Au gré des rééditions, je rectifie ces petits ratés. Et je

reçois encore beaucoup d'informations de mes lecteurs par le biais d'Internet.

H : L'île Tudy, si belle, vole-t-elle du temps à votre écriture ?

J.F. : Non, cet été 2000, qui n'a pas été très beau au plan climatique, m'a paru merveilleux. J'étais ici, j'ai pêché, fait du bateau, du vélo, et, en même temps, je n'ai jamais si bien travaillé. Où pourrait-on être mieux qu'ici ? J'écris quand il pleut !

La Bretagne est formidable pour cela : je ne vais guère ailleurs. Mes limites vont de Nantes au sud, au pays des Abers ou à la côte de Granit rose au nord, à Rennes à l'est.

H : Connaissez-vous le breton ?

J.F. : Je suis comme le chien d'Angela Duval : je le comprends bien, mais j'ai du mal à le parler ! (il rit et répète toutefois la phrase en breton).

H : Êtes-vous seulement le "raconteur d'histoires" que vous prétendez être ?

J.F. : Mais oui, le terme d'écrivain est vraiment trop galvaudé... et d'abord, par des gens qui sous couvert de demander des conseils, cherchent des compliments !

Propos recueillis par Alain-Gabriel Monot

Gildas Jaffrennou

Sophie Souquet

Une personnalité bretonne qui a beaucoup œuvré pour le renouveau musical celtique vient de disparaître. Gildas Jaffrennou est décédé à Vannes le 1er août à l'âge de 91 ans. Le renoncement aura finalement eu raison de cet artisan enthousiaste et facétieux aux ressources étonnantes. Comme son père François Jaffrennou, le barde Taldir, poète et chansonnier, la culture celtique sera la passion de toute sa vie. Artisan de talent, luthier, Gildas Jaffrennou est surtout connu pour son rôle décisif dans la renaissance des harpes celtiques au pays de Galles et en Bretagne à partir des années 50.

Gildas est né à Carhaix le 13 novembre 1908. Son père est alors imprimeur-libraire, il dirige le journal bilingue ar Bobl et la revue littéraire en langue bretonne *Ar Vro*. Le breton berce son enfance et il n'apprend le français qu'à l'âge de six ans, à l'école publique de Carhaix.

Après des études secondaires à Morlaix et à Saint-Brieuc, il s'engage en mars 1928 dans un régiment d'aviation stationné au sud du Maroc et est affecté à la réparation des avions Breguet 14. Il prend alors des cours de construction d'avions en bois, ce sera sa première expérience en menuiserie. Son journal est publié dans *An Oaled (Le Foyer Breton)* revue dirigée par son père, sous le titre "Impressions d'un soldat au Maroc".

De retour en Bretagne, en 1930, il devient majordome chez Lady et Sir Mond, riches industriels britanniques, à Belle-Isle-en-Terre et

Sophie Souquet prépare une thèse de doctorat à l'Université de Rennes sur la littérature bardique au début du XX^e siècle et travaille notamment sur l'œuvre de Taldir-Jaffrennou.

participe aux animations bretonnes au côté de son père. Il devient barde du Collège des Bardes de Bretagne ou gorsedd. La comtesse Geneviève de Saint-Pierre, bienfaitrice du gorsedd, lui permet de s'illustrer pour la première fois dans le domaine musical¹. Elle lui offre un bag-pipe écossais. Le barde des Hébrides Moffat-Pender², invité de Taldir durant l'été 1930, lui apprend à maîtriser l'instrument. Ils se produisent ensemble à la fête du gorsedd de Saint-Nicolas du Pelem et remportent un franc succès. Dès lors, toutes les fêtes bretonnes entendent Gildas Jaffrennou sonner de sa cornemuse écossaise.

En 1934, Gildas s'installe définitivement à Carhaix ; il épouse Jane Buisson, directrice de l'École Publique de la ville et crée un atelier artisanal de boissellerie et d'ébénisterie, spécialisé dans la fabrication de fournitures scolaires en bois.

Il met à profit ses connaissances en menuiserie et l'expérience acquise pendant la campagne du sud-marocain pour fabriquer un aéroplane avec des amis : un "Pou du ciel", qui ne manque pas d'inquiéter la population carhaisienne. *L'Ouest-Éclair* qualifie à l'époque les aventuriers de "dangers publics". L'avion finit par s'écraser dans un champ près de Carnoët.

Cette mésaventure n'entame pas l'enthousiasme de Gildas, qui décide d'utiliser une partie du bois de l'avion défunt pour tenter de construire une harpe celtique. Cet instrument rare avait été plusieurs fois mis à l'honneur dans les gorsedd, grâce notamment à Paul



Gildas Jaffrennou jouant du bag-pipe le 17 septembre 1931 à Bourbriac en compagnie des sonneurs Le Guennec et Le Néié ; Photo Binet, Saint-Brieuc ; archives, Michel Le Stum.

¹Gildas jouait déjà de la flûte et de la clarinette à la Lyre d'Ahès, société de musique de Carhaix, qu'il avait contribué à fonder et dont il était secrétaire.

²Le capitaine Iann Moffat-Pender était membre de la Scottish Pipers Society.

Le Diverres et à Madame de Boisboissel. En 1934, au gorsedd de Roscoff, la harpiste écossaise Héloïse Russel Fergusson donne un concert de harpe celtique. Gildas prend alors les mesures de l'instrument et s'aide d'un plan du luthier londonien M. Morley pour entreprendre la construction de sa première harpe celtique. L'expérience ne sera pas concluante.

La Seconde Guerre mondiale va interrompre les travaux de Gildas. Il est mobilisé le 2 septembre 1939. Fait prisonnier par les Allemands à Poitiers, il s'évade en 1941 et revient à Carhaix. Il travaille à nouveau dans son atelier de menuiserie mais le manque de matière première l'oblige à cesser cette activité. En septembre 1944, il s'engage comme interprète dans l'Armée américaine. Revenu à la vie civile, il apprend qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre lui pour "collaboration". Renonçant à se défendre dans le climat de tensions de l'époque, il gagne la Grande-Bretagne où il est accepté comme réfugié politique³.

Gildas s'installe au pays de Galles. Le collège pour adultes de Harlech l'engage en 1946 comme moniteur technique et artisanal. En 1952, il reprend ses études et obtient son diplôme d'enseignant ainsi que la nationalité britannique. Il restera trente ans en Grande-Bretagne, poursuivant une carrière de professeur. Il travaille près de Londres puis à Kingsdown⁴, près de Deal, où le rejoint sa femme Jane.

Durant toutes ses années en Grande-Bretagne, Gildas mettra son esprit créatif au service de la Bretagne. Il assure ainsi des chroniques sur la BBC, "Children's Hour", où il fait connaître les contes et les légendes bretonnes. Mais c'est surtout dans le domaine musical que son talent va s'affirmer.

En 1946 à Harlech, il décide de construire à nouveau une harpe. La veuve d'un fabricant de petites harpes celtiques, M. Dolmetsch d'Eselmere, lui fournit un plan. Les facteurs de harpes celtiques sont alors très rares au pays de Galles, les Gallois privilégiant la grande harpe triple. Gildas se met à la tâche et cette fois sa harpe sonne juste. Il apprend à en jouer et ira jusqu'à composer pour cet instrument⁵. La lutherie devient une véritable passion. En observant les harpes dans les musées, notamment en Irlande, et à force de travail, il parvient à une connaissance parfaite de l'instrument. Et en 1954, il publie sous le nom d'emprunt Claude Guinamant son premier ouvrage sur les harpes celtiques : *How to Make the Celtic Harp*. L'ouvrage fournit des plans de construction et permet aux amateurs de construire leur propre harpe. Il

³ Les charges retenues contre lui seront levées par le juge d'instruction de Rennes en 1955.

⁴ Gildas deviendra maire de cette commune.

⁵ Il mettra en musique des poèmes de son père Taldir. Il composera notamment la mélodie et l'accompagnement pour harpe celtique et piano, de *Ar c'hun a gane Maggi*, *Le chant*

publie ensuite de nombreux articles de lutherie, notamment pour la revue *Woodmaker* ; ces articles vont être rassemblés en 1973 pour constituer un ouvrage plus important sur la fabrication des harpes de types celtique, ménestrel et sud-américain : *Folk Harps*.

Le succès d'Alan Stivell à cette époque consacre définitivement la renaissance de la harpe celtique⁶. Les facteurs de harpes au pays de Galles et en Bretagne se multiplient, travaillant souvent d'après les plans du livre de Gildas. Lui-même, en retraite à Kingsdown, installe un atelier de menuiserie et se consacre à la construction des harpes. Le succès de la harpe celtique le conduit à donner de nombreuses conférences sur l'instrument ; il est notamment invité à promouvoir son travail aux États-Unis et au Canada. C'est lors d'une conférence en Californie qu'il se lie d'amitié avec Rolland Robinson, fondateur de l'*International Society of Folk Harpers and Craftsmen*. Gildas

que chantait Maggi, poème dédié à la harpiste galloise Maggi Jones.

⁶ Gildas, en 1946, avait expédié le plan de Dolmetsch à Jord

Ci-dessous, Gildas Jaffrenou en 1975 ; archives, Michel Le Stum



Cochevelou, le père d'Alan Stivell qui souhaitait alors construire une harpe pour son fils. Tous deux construiront donc leur première harpe d'après le plan de Dolmetsch, puis progresseront dans la lutherie de façon indépendante.

¹ Sa première épouse Jane est décédée en 1975 à Kingsdown.

publiera plusieurs articles dans la revue de cette société, *Harp Folk Journal*.

Il poursuit son travail en Bretagne, près de Vannes, où il s'installe en 1977 avec sa seconde épouse Norrey Bruce Wilson¹. Il construira plus de 500 harpes et en exportera dans le monde entier, notamment au Japon et aux États-Unis où l'engouement pour la harpe celtique sera considérable. La firme japonaise Yamaha lancera d'ailleurs un modèle de harpe celtique d'après les plans de Gildas.

Toujours soucieux de populariser l'instrument et de faire partager son savoir, il ouvre des ateliers de lutherie, à Vannes puis à Lorient. Et en 1980, sur son initiative et celle de François Hascoët, est créé à Pontivy l'association *Telennourien Vreizh* (Les harpistes de Bretagne) dont il devient le président. Un lieu de rencontre des amateurs de harpes. Gildas demande au harpiste Myrdhin d'être président d'honneur de cette association. À partir de 1983, il publie plusieurs articles de lutherie dans les bulletins de l'association ainsi que des méthodes d'apprentissage de la harpe, destinées notamment aux enfants. S'il lui tient à cœur de rendre accessible à tous la harpe celtique, il lui importe aussi de diversifier ses utilisations. En relation avec la maison Camac, il cherche ainsi à promouvoir des instruments qui pourraient accompagner la harpe, comme le concertina et le dulcimer des Monts Appalaches (épinette des Vosges).

La construction d'instruments anciens disparus, dans ce but, occupera les dernières années de sa vie à Ploeren. Il abandonnera la facture de harpe, cédant son matériel et ses plans au Hollandais Léo Goas qui prendra ainsi sa suite. Il fabriquera une "corne à bouquin", ancêtre de la trompette, des bassons, des clarinettes bretonnes à 5 clés, des tympanons celtiques, etc., faisant preuve d'une énergie étonnante malgré son grand âge. Son souhait pour l'avenir était de voir progresser l'enseignement de la harpe celtique mais surtout de voir se perpétuer l'utilisation traditionnelle de la harpe, à l'origine instrument d'accompagnement du chant.

Selon ses dernières volontés, Gildas repose au cimetière de Carhaix, sous le menhir de Taldir.

Bibliographie :

Ouvrages de Gildas Jaffrennou :

- How to Make the Celtic Harp*. Harlech, 1954.
- Folk Harps*, Model and Allied publications, Kings Langley, 1973.
- Mythologie, légendes et histoire des boissons en Bretagne et ailleurs*. Ploeren, 1987.

À consulter :

- "Importation du biniou écossois en Bretagne", *An Oaled*, n° 33, 3^e trimestre, 1930.
- "Quelques réminiscences au sujet des biniou et bombardes", *Ar Soner*, n° 5 et 6, oct-nov. 1949.
- Interview de Gildas Jaffrennou par Frédéric Christian pour France Culture, "Les travaux et les Jours", 31 décembre 1979.
- "Histoire de la harpe celtique en Bretagne", François Hascoët, *Telennourien Vreizh*, n° 6, 7 et 8.
- "Renaissance of the Celtic Harp", Gildas Jaffrennou, *Harp Folk Journal*, n° 30, sept. 1980.
- "A Visit with the Jaffrennou of Brittany", *Harp Folk Journal*, n° 34, sept. 1981.
- "Conférence de Gildas Jaffrennou", *Identité de la harpe celtique*, CRICH, Dinan, 1994 (Actes du colloque de 1993).
- "Le spécialiste mondial de la harpe celtique, Gildas Jaffrennou", *Regard d'espérance*, n° 105, avril 1996.

Kenavo Morlay

Fañch Peru

Roc'h Karlez eo teñval he fenn fenez
Yanniged an aod
A red er vorenn
War al Lev Draezh
Da gemenn ar c'heloù mantrus
Aet eo da anaon
Arzour meur lann ar Brug

Morlay Troman a oa e anv
Ne oa ket ganet er vro-mañ
Met degemeret ha maget en doa
Don en e greiz
Spered hag ene Bro-Vreizh
Hag ennañ e verve
Ijin ha sorc'hennoù ar Gelted
Sorc'henn an dour sklaer hag ar c'hoadoù glas
War hent baradoz ar yaouankiz peurbadus
Tir na Nog hon hendadoù

Tavet eo da vad Keralari
Kan ar mailh war ar gizel
Ne vo ket klevet ken tazon ar greunvaen
Dindan al laonen dir
Na kennebeut klemmadenn hir
An derv gloazet
Gant ar gouj lemm

Met c'hwi hag a chom ganeomp
C'hwi Tristan hag Izold
Mikael ha Venus
Priñsez an Troñkolenn
Ha Marc'harid Fulub
Tud vrudet ha tud dizanav
Amourouzien yaouank ha maouezed flour
Holl a chomfet ganeomp
Da ziskouez sklaer ha splann
Gant peseurt nerzh divarvel
E kare Morlay
Ar vuhez
Ar gened
Hag ar grouidigezh

Au revoir Morlay

Fañch Peru

Roc'h Karlez, le Grand Rocher
A le visage sombre ce soir
Les esprits du rivage
Courent sur la Lieue de Grève
Pour annoncer la triste nouvelle
Le grand artiste de la lande des Bruyères
Vient de rejoindre le monde des âmes

Morlay Troman était son nom
Il n'était pas né dans ce pays
Mais il avait accueilli et nourri
Au tréfonds de lui-même
L'esprit et l'âme de la Bretagne
Et en lui bouillonnaient
L'imagination et les rêves des Celtes
Le rêve nostalgique d'un monde pur et blanc
Le rêve d'eau claire et de vertes forêts
Sur le chemin du paradis de l'éternelle jeunesse
Le Tir Na Nog de nos ancêtres

À Keralari le chant du maillet sur le burin
S'est tu pour de bon
On n'entendra plus le crissement du granit
Sous la lame d'acier
Ni la plainte *(longue plainte)*
Du chêne blessé
Par la gouge affûtée

Mais vous qui restez parmi nous
Vous Tristan et Iseult
Michel et Vénus
Princesse de Tronkolaine
Et Marc'harid Fulub
Vous tous célèbres et anonymes
Jeunes amoureux et femmes épanouies
Tous, vous resterez témoigner
Avec quelle force immortelle
Morlay aimait
La vie
La beauté
Et la création

La mémoire demeurée vive de Michel Barré

Un livre bleu très clair, un autre d'un rouge apaisé, un autre encore grège, un dernier couleur sable. Quatre recueils cartonnés que barrent les pleins et les déliés soignés d'un titre énigmatique et élégant : La Dérobée. Quatre livraisons précieuses d'une revue pensée et conçue au Relecq-Kerhuon entre 1991 et 1996. Encore une revue obscure ? Oui, mais une revue obscure qui publia Yves Bonnefoy et Jacques Réda, Guillevic et Guy Goffette, Jean-Claude Pirotte et Jean-Michel Maulpoix, Antoine Emaz et Danièle Sallenave ; la liste est loin d'être complète. Pourquoi faut-il que la meilleure littérature circule presque toujours en passant clandestin ? Est-elle vouée à cette ombre, à ces chemins de traverse ? Ou les cherche-t-elle comme le reclus qui parfois s'émerveille de la fraîcheur constante de sa cellule, comme le promeneur solitaire préférant les grands bois noirs ?

Reclus, promeneur, ces termes contradictoires sauront-ils donner un portrait assez juste du maître d'œuvre de cette Dérobée subreptice ? Michel Barré était un homme de secret et de parage. Aimant fougueusement la "chose écrite", ce solitaire avait encore une vocation d'exigeant colporteur. Il n'était pas de ceux qui se complaisent aux valeurs consacrées, aux plaisirs médiocres et fugaces des "best-sellers". La littérature, disait-il finalement tout le temps à ses lecteurs, c'est, qu'on le veuille ou non, ce bonheur difficile en plus, une phrase qui fait mouche, une corde qui vibre et dit encore l'allégresse de vivre quand tout alentour est endeuillé. Ou, à l'inverse, mais c'est la même chose, absolument, une inquiétude sourde et majeure contre la futilité mercantile, publicitaire, de cette vie qu'on nous impose.

On devrait se méfier davantage des hommes de lettres : ils sont de grands subversifs. Michel Barré ne faisait pas exception à ce principe constitutif. Sacrifiant avec une infinie modestie sur le ciel, des autres, il s'épuisait à donner tout les dix-huit mois en moyenne (comme elle se faisait désirer, cette Dérobée !) de quoi contrecarrer l'existence.

Ce n'est pas rien. Ce n'est pas tout.

Antidote, la Dérobée était aussi petite fugue par les champs fraîchement moissonnés de la lit-

térature d'aujourd'hui, celle qui s'invente, creuse son premier sillon. Michel Barré ouvrait avec générosité ses pages à de jeunes voix. Il aimait à maintenir de numéro en numéro une extraordinaire rubrique en forme d'enquête qui demandait quelles étaient "les expressions ou petites phrases - d'auteurs ou non - qui font bruir la vie. Celles qui apportent (y compris dans la révélation de l'insoutenable) de la saveur au quotidien, du fond à l'existence". Des anonymes y côtoyaient Guillevic disant son admiration pour le "le style du Code Civil", ou Antoine Emaz citant Reverdy :

"On ne peut plus dormir tranquille quand on a une fois ouvert les yeux."

Il complétait encore sa grande œuvre en se donnant à Lucien Becker, poète superbe de l'amour et de la mort, dont il eut le temps d'éditer deux recueils, avant que Guy Goffette n'étalât la totalité du travail.

Songeait-il les dernières semaines à ce quatrain de Becker qui trouve de sa flamme rousse cette page noircie de lettres où je parle de lui ?

"La tempête passe entre les doigts ouverts en renversant le ciel parmi les feuilles mortes et la terre ne dépasse plus de la terre que par quelques arbres coulant avec leur maturité."

Mort au début de 1998, Michel Barré nous légua l'impérissable : la cathédrale de mots d'un affamé du verbe. Dehors il vente à grands fracas et la pluie longue inonde la terre meuble : nous sommes à l'abri.

Alain-Gabriel Monot

Martial Caroff Ys en automne

Faut-il l'avouer, on n'est pas amateur sans réserve de cette nouvelle tendance d'un certain roman noir sur fond de "paysage breton".

À la mode déjà depuis quelques saisons, cette façon connaît aujourd'hui un développement sans précédent, et l'on renonce à établir l'inventaire de tous les ouvrages plus ou moins décalqués de ceux des maîtres du genre, Jean-François Coatneur, puis Jean Failler.

Tous campent leur décor dans telles grandes villes, simples bourgades, ou ne plus ultra, îles enchantées de la péninsule armoricaine. L'approche de l'été est, sans surprise, propice à cette déferlante régionale policière forcément inégale. C'est que le lecteur estival est présumé friand de ces nourritures légères, ne brillent d'un zeste de meurtre, et, pour les autochtones, d'une saveur supplémentaire de "happy few" - lequel s'émerveille à reconnaître en gourmet le "lieu du crime".

Bien peu de pépites vraiment précieuses donc nous semble-t-il dans ce limon que certaines maisons d'éditions inlassablement déposent sur les présentoirs des librairies et des kiosquiers. Au risque de l'envasement.

D'autant que ces improbables polars situés on l'a dit ad nauseam dans les avenues les plus rectilignes de nos villes reconstruites ou, à rebours, au creux des venelles moussues de Brehat ou de l'île aux Moines, ne brillent en général pas plus par la qualité de l'écriture.

S'agit-il même d'écrire quand le style est uniformément plat, quand les situations les moins originales s'enchaînent à pénibles renforts de lourdes ficelles, quand les inspecteurs de police sont inlassablement bourrus et les femmes - toujours fatales ! - impeccablement décolorées ?

Fantômes de livres !

Cent coudees au-dessus de cet anodin désastre, le roman de Martial Caroff *Ys en automne* se donne à lire comme un petit chef-d'œuvre inaugural. Usant a priori de la même "veine criminelle" que les tâcherons à l'instant décriés, le jeune romancier fait don, lui, d'un véritable "plaisir du texte". Son écriture, savante et délicate, sert à bonheurs, à long plaisir d'esthétique, le cheminement brutal d'une intrigue heurtée de violence. Dans le même élan, elle subvertit "les canons du policiers" par un va-et-vient vertigineux entre les époques, du haut Moyen Âge à 2001.

Faut-il s'étonner alors si le prologue du livre s'appelle "lustration" : manière pour Martial Caroff de "dégager la voie", de la purifier, avant de la frayer à son tour, en amateur résolu de cette belle œuvre, ailleurs si souvent absente.

Brodant à longues phrases limpides sur le thème fondateur de la ville engloutie, le mélangé cocassement à une peinture sans concession du tout petit monde universitaire d'aujourd'hui, ou aux pulsions d'un assassin contemporain, l'écrivain est, avec le même bonheur tranquille, stylisme fluide et architecte rigoureux. C'est, pour dire le vrai, le vent de l'intelligence qui court dans ce livre iconoclaste nourri avec une semblable aisance de la langue de Platon, du gallois moyen ("langue ancienne comme la plus proche de l'argot placide - "plaisir du texte", encore - de nos modernes justiciers.

Premier volet d'une tétralogie dont on attend avec une impatience gouale l'hiver, le printemps et l'été, *Ys en automne* est un feu d'artifice polychrome sur le fond endeuillé du policier régional actuel.

Alain-Gabriel Monot

Humeur : le Prix Bretagne

C'était au cœur de juillet, les festivités de Brest 2000 terminées - la ville frappée de magie pendant quatre jours, merveille retombée - on avait mis le cap habituel sur la petite maison de l'île-Tudy.

Soleil bienveillant, les enfants jouant sur la plage, les voiles croisant un peu plus au large entre Moutons et Glénan, on se promettait de belles lectures, plaisir égoïste.

Dans cette librairie de Pont-L'abbé où le regard courait avide entre les piles offertes à convoitise, ce titre, *Un été bigouden*, d'Anne-Marie Castelain sur un livre frappé du bandeau rouge "Prix Bretagne" n'était pas pour déplaire. Sans doute pas un chef-d'œuvre se disait-on, mais après tout peu importe, cette saison est celle de la légèreté. Foin des ouvrages savants ou austères, pourquoi ne pas se donner la parenthèse enchantée d'un bon bouquin sans trop de prétention, mais charmant enfin, et pourquoi pas, comment disait Gautier déjà, "pétillant d'esprit, de verve et de grâce".

Quatrième de couverture attirante au démentant : "Dans le style fluide qu'on a pu découvrir dans les *Voitures de soleil*, recueil de nouvelles, l'auteur s'essaye avec bonheur au roman et brosse à petites touches un tableau intimiste bouleversant d'humanité, une double histoire d'amour et d'amitié dans cette Bretagne qu'elle aime profondément [...]"

Il s'écrit beaucoup de livres en Bretagne, pensait-on encore, et des meilleurs, l'édition y est de qualité, les auteurs talentueux nombreux. Même si l'on n'accorde pas un crédit absolu à l'institution des prix littéraires, ce livre n'a sûrement pas été choisi au hasard, il sera l'aimable compagnon d'un après-midi ou de quelques soirées. Va pour le "Prix Bretagne".

Hélas ! il faut vite déchanter. *Un été bigouden* est une triste collection de clichés éculés où une Bretagne de folklore sert de pesant prétexte et de décor de pacotille aux rancœurs amoureuses d'une quadragénaire désabusée. Si c'est avec les bons sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature, que dire alors de ce ceux qui viennent et se maintiennent au niveau du bas-ventre ? Le lecteur s'ennuie ferme (on périt de honte, on pouffe franchement, c'est selon) à cette fade énumération de poncifs qui prétend mettre en scène - triangulaire, cela va sans dire - un très improbable M. Cloarec, instituteur retraité, "robuste et amical vieillard", un M. Alexandre plus bourru, mais plus désirable aussi, car "pourvu d'un torse velu sur lequel [l'héroïne finira par promener] sa main comme sur le dos d'un coquer" (!), et, surtout, une Michèle - c'est elle, l'héroïne narrative - ayant eu à souffrir jusque-là des hommes et tout particulièrement de son ex-mari "garçon solitaire, à principe", au torse d'éphèbe, lui, qui se révéla "après six mois de mariage [...] terriblement bonnet de nuit." Bref, le "tableau intimiste" promis est une vraie croûte !



(Les Quatre Saisons d'Ys, Ed. Terre de Brume, collection Granit noir, Rennes 2000)

Heureusement, l'épilogue (p 254, tout de même...) sera sans nuage car, en Bretagne, la chose est fort connue, tout finit par des chansons (à boire du cidre) et des dictons à trois sous, "Bête à bon dieu, fera-t-il beau dimanche?", "Le canari nit et le minet minaud" (on n'invente, c'est juré, rien).

Notre héroïne divorcée restera donc habiter en pays bigouden avec M. Alexandre qui "sent un peu le fauve". M. Cloarec, loyal comme un instituteur, et conscient de son handicap - les poids des ans - se retirant, bon joueur, "gonflé de frites et d'enthousiasme"!

Entendons-nous, il ne s'agit pas d'accabler Anne-Marie Castelain. Le démon de l'écriture frappe à toutes les portes et, coureurs cyclistes, présentatrices de télévision, hommes politiques, chacun y va aujourd'hui de son "roman" sans lequel l'existence semble insipide, même indigne d'être vécue. Simple question de pudeur, de son absence plutôt, et de confusion des genres.

Si l'on épargne donc l'auteur (à condition qu'elle ne recommence plus...), une question demeure, et sérieuse. Par quelle aberration un jury constitué peut-il attribuer le "Prix Bretagne" à cette mauvaise rédaction de collégienne enamourée (encore les enfants ont de la fraîcheur), ce roman-photo ("plus obscène que Sade", disait à juste titre Barthes) sans photos (dommage peut-être...), qui est à la littérature ce que l'Erika est à la marine à voiles? Littérature "ce beau mot meurt d'être tant humilié. Quant à l'Erika: il est venu, malgré ses ravages, assez de touristes en Bretagne cet été. D'aucuns, lecteurs, n'auront pas manqué de musarder dans les librairies, d'acheter, qui sait, le "Prix Bretagne". On peut se demander, non sans frémir, s'ils sont rentrés chez eux cyniques, ou juste pensifs.

Consternés, floués, en tout cas.

Alain-Gabriel Monot

d'artisans méticuleux que l'on voudrait acheter chacun en plusieurs exemplaires, les premiers pour donner à ceux qu'on aime, autour de soi, le dernier pour garder, à la façon d'un petit trésor de rien du tout, mais précieux quand même, comme les enfants collectionnent des coquillages blancs, des vignettes bariolées, des cailloux plats, des pièces trouées. Des livres à conserver tout près, à portée d'étagère, des livres d'automne et d'hiver à regarder autant qu'à lire quand dehors le temps n'est pas engageant, six heures, on allume déjà les lampes basses de la vieille maison.

Et malgré tout des livres fort instructifs, des petits voyages dans toute la péninsule armoricaine sans quitter la tiédeur de la chambre. Des livres qui disent de la Bretagne la "multiple splendeur". Non pas une "région monolithique", comme peut-être de loin on le pense, mais le lieu par excellence de la variété, de l'originalité des terroirs.

Découvrons par exemple sous la plume et le pinceau de Fons de Kort les maisons de Bretagne. Diversité avons-nous dit - c'est bien le moins car la région, pays du granit, est aussi pays du schiste, du grès et du pisé.

"En pays de Retz, au sud de Nantes, aux limites de l'Anjou et du Poitou apparaissent vers 1800 des maisons inspirées du modèle rural défini dès les années 1770 autour de Florence."

[...]

Les toits à croupes sont à faible pente avec des couvertures caractérisées par des tuiles en "tige de botte" dans les tons allant "du rose au jaune".

En Morbihan "à Lanvaudan, la lumière du jour joue joyeusement avec les pierres des maisons aux teintes ocres, jaunes, gris sombre, bleutées..."

"Au Nord de Brest, où les vents peuvent venir de tous les côtés [...] chaque ouverture de l'habitat est protégée par une crèche, une soue, un petit appentis. Chaque petit bâtiment protège l'autre."

"En Bretagne, écrit encore l'auteur, il n'y a pas de maison type."

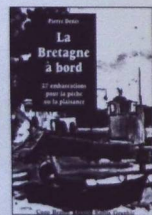
"Pas de ressemblance entre l'habitat du pêcheur proche de la côte et celui du paysan à l'intérieur des terres, pas davantage entre le logis du riche marchand toilier et la maison du carrier. Le producteur de cidre a d'autres contraintes que le menuier, l'écluseur vit autrement que l'armateur."

Et tout cela est admirablement dessiné. N'importe, les maisons vous ennuiant. Et les bateaux? Pas les embarcations appartenant au passé lointain de la Bretagne maritime, mais celles que l'on rencontre aujourd'hui au hasard des ports, des rivières et des côtes: le cotre, le ketch, le yawl, la bisquine, le sinago, le sloop... Et le doris des Terre-neuvas, sachiez-vous qu'il sert encore, dans le secteur de Saint-Malo, à la rame, à la voile, ou au moteur, comme bateau de servitude ou de pêche promenade?

Des minces ouvrages toujours déclinés en 27 pages écrites, 27 dessins soignés. Des livres



Maisons de Bretagne, texte et illustrations de Fons de Kort éd. Coop Breizh / Keltia Graphic



La Bretagne à bord, texte et illustrations de Pierre Denis, éd. Coop Breizh / Keltia Graphic

Collection Levrig

Coop Breizh / Keltia Graphic

Maisons de Bretagne, texte et illustrations de Fons de Kort

La Bretagne à bord, texte et illustrations de Pierre Denis

La route des zincs, texte de Pol Guyomar'h, illustrations de Jean-Claude Crosnon

En flânant dans les cités bretonnes, texte et illustrations de Fons de Kort

Les livres de la collection Levrig n'ont pas pour ambition d'offrir un panorama détaillé des choses de Bretagne" mais d'être de petits guides de vulgarisation, ou des miniatures charmantes.

Des minces ouvrages toujours déclinés en 27 pages écrites, 27 dessins soignés. Des livres

Mais les navires vous semblent peu sécurisants. Allons au café!

La route des zincs évoque ces comptoirs bretons, "relais du menu plaisir", disait Julien Gracq, du quai de la Fosse à Nantes, jusqu'au vieux Rennes en passant par Lorient bien sûr, et encore à Rostrenen, Trézy, Trévou, Tréguignec, chez Rollais à Saint-Brieuc - pardon pour ceux que l'on allait oublier, à Plouyé, Saint-Cadou, Brest, Guimaec, Carnoët, ailleurs.

Mais il n'y a pas que les cafés, les tavernes et les pubs tout de même dans la vie, s'offusquent les chagrins. En effet! flânon alors pour le plaisir de l'histoire des villes inscrite dans les pierres et les façades. Avec Fons de Kort encore, on visitera le pont habité de Landerneau, les portes de Dinan, le roc abrupt du château de Josselin.

Allez, on n'en finirait pas avec cette gracieuse collection. Chaque "levrig" est un petit moment de connaissance sensible, partagée, partageable.

Alain-Gabriel Monot

Une journée d'été

La collection Libro n'a pas, au royaume des lettres, bonne presse. Le "livre à dix francs" apparu il y a quelques années dérange. Trop peu coûteux pour être honoré, il pêche encore par l'inconfort de son format, la laideur de sa présentation, la nullité de son appareil critique. En somme, il inaugure l'ère de ce "livre jetable" dont Michel Butor dénonçait déjà par avance la menace dans ses écrits théoriques des années soixante-dix.

Ces reproches sont bien souvent fondés. Il ne s'agit pas ici de les contredire mais de remarquer simplement qu'un bonheur de lecture vrai est parfois offert par un exemplaire de cette collection décriée.

Ainsi d'*Une journée d'été*. La rubrique "livres" du quotidien l'*Humanité* avait publié du 22 juillet au 4 septembre 1999, trente et une nouvelles d'écrivains contemporains, avec cette seule consigne: "Racontez en trois feuillets au minimum une journée d'été" Un an plus tard, Libro publie donc sous forme d'anthologie cette vraie réussite littéraire.

Il serait fastidieux de citer tous les auteurs engagés dans cette entreprise, de Béatrice Beck à Martin Winckler (alphabétiquement), de François Bon à André Stil (chronologiquement), mais l'ensemble est merveilleux de diversité, de précision sensible, quelles que soient les formes de cette sensibilité, du registre le plus sereinement mélancolique de Philippe Delerm, à la tonalité brutale et déchirée, sourde et blessée d'Hervé Prudon.

Mais nombreuses que celles des hommes, des voix de femmes, Cécile Vargafilig, Marie Nimier entre autres, donnent encore à entendre la singularité, grinçante, - sur les franges d'une grande protestation qui ose enfin se dire - de leurs chants violents d'aujourd'hui.

Pour nous, gens de Bretagne, nous sommes heureux de lire ici de beaux textes, inspirés par ce pays et "offert[s]", écrit François Bon, à qui veut s'en remplir, sans rien cependant donner qu'on lui arrache ou qu'on lui prenne". Toute la nouvelle de François Bon, "Ouessant, hors saison", vaut d'ailleurs par cette gageure de saisir "de l'intérieur la contradiction ouessantine": "on est dans un pays habité, à la date ordinaire du siècle, où en même temps affleure partout cet affrontement bien plus ancien de l'homme et des éléments, qui nous redonne notre mesure.

Patrick Grainville ne dit pas autre chose, même si sa plume est aussi lyrique, charmue, gouleuse, sensuelle que celle de Bon est ramassée, claire, précise, pudique. Célébrant une crique du monde, *une femme me cache* écrit dans "Mouette mange le ciel" le vertige de la mer haute ou basse - il la préfère basse - "dont on ne fera jamais la synthèse. [...] Quelque chose de chaotique, oui, de fractal, de nombreux, de bienheureux. Comme une introuvable genèse". Mer froide - "ardente glace" - où l'on peut "se couler sur un amas de goémons jaunes, bruns, cloqués. [...] Flotter, baigner. Crier, chanter. Pisser, bander, appeler sa compagne qui dort son ventre, là-bas au soleil."

Et on lira encore Eric Holder réunissant une vingtaine de proches dans une abbaye louée au mois d'août sur l'Aber Wrac'h pour le simple plaisir coûteux de ce rêve très ancien: passer quelques vacances dans une "maison de famille" et voir le soir tomber, "ainsi que dans Mallarmé, rose".

Yvon Le Men, lui, s'est absenté de Bretagne. Ce qu'il conte est une vieille histoire en lambeaux bigarrés mais pour jamais accrochée à la mémoire qui bégaie, une page majeure d'adolescence, tendre et douloureuse à la fois. Recherche de soi, désir anxieux d'une autre, quête d'un sens qui se dérobe dans le maquis des idéologies proposées à un jeune homme, ce voyage d'été à Taizé confirme la dimension tourmentée de l'auteur du *Jardin des tempêtes*.

Mais il n'y a pas que la Bretagne, heureusement: et l'on ne boudera pas son plaisir dans l'Algérie d'Anouar Benmalek, le Paris des amoureux de Geneviève Brisac, la Provence de François Nourissier.

Et que seraient les lieux enfin s'ils n'étaient peuplés de vivants ou de leur trace enfuie. La nouvelle de Martin Winckler, hommage au père, dit à mots simplement farouches que journée d'été peut aussi être journée de mort: celle de Pierre Bergounioux, la plus aboutie sans doute de ce florilège, nous rappelle également, à belle raison, qu'été ou pas, on procède d'autres êtres, "on n'est pas seul ni libre ni également disponible. On est comptable d'une histoire". Nous n'aurons ni paix ni cesse que nous n'ayons envisagé en claire connaissance de cause les choses dont nous portons le sceau.

Alain-Gabriel Monot



Des écrivains contemporains racontent... éd. Libro, 2000

La revue *hopala!* lance un concours de haïku

Pourquoi ?

Jamais forme poétique n'a mobilisé autant de passionnés du monde entier que le haïku. Il n'est que de consulter Internet pour y voir le nombre impressionnant de sites consacrés au haïku. Cet été même, un grand rassemblement international, le *World Haïku Festival* s'est déroulé sur plusieurs jours à Londres, Oxford, Tolmin et Ljubljana (en Slovénie). Ce festival a permis à des centaines d'auteurs de haïku de se rencontrer et de composer ensemble des haïku.

La convivialité et le réseau international d'échanges et d'amitié que suscite le haïku n'est pas un hasard, quand on se souvient qu'au Japon, où ce genre est né, la poésie a toujours été un mode de communication et de régulation sociale. C'est si vrai qu'à la cour impériale, au X^e siècle, il fut créé un Bureau de la poésie. À la même époque, chaque empereur qui souhaitait marquer durablement son règne, commandait une anthologie impériale de poésie. De nos jours, ce sont des millions de "haïkistes" qui, à travers le pays, sont organisés en clubs, fédérations et revues et rivalisent régulièrement en joutes et en concours.

À l'autre bout du monde, dans la revue *hopala!*, nous avons toujours voulu privilégier cette forme de poésie, sans doute en phase avec la sensibilité de cette époque du flash, du clip, du spot et des "short message services" téléphoniques... Pour stimuler cette forme d'expression, l'idée de lancer un concours était depuis longtemps dans nos têtes. Nous souhaitons favoriser l'envie de participer à cette grande spirale planétaire, et en même temps, voir si le haïku pouvait se développer sur l'humus breton.

Qu'est-ce que le haïku ?

C'est originellement un petit poème de 17 syllabes, disposé en trois parties de 5/7/5 syllabes, qui doit obligatoirement faire référence à la nature, d'une manière ou d'une autre. On peut également y trouver une césure, après le premier ou après le deuxième vers. Il n'est pas interdit non plus d'y glisser un peu d'humour. Le tout doit être ramassé, dense, et fonctionner à la manière d'un flash ou d'un éclair. L'exercice n'est donc pas facile !

Il existe aussi des haïku que l'on appelle "haïku sans allusion saisonnière" ou encore "haïku libres", c'est-à-dire qui ne respectent pas la métrique classique de dix-sept syllabes. En français, on donne parfois aux haïku composés dans cette langue le nom de "tercet".

Le concours

Dans ce concours, chacun adoptera le formule de son choix : haïku de 17 syllabes ou haïku libre, avec ou sans allusion saisonnière.

Le thème

La revue *hopala!* lance donc un grand concours de haïku, en français, en gallo et en breton, sur le thème des MÉGALITHES. Afin que chaque candidat puisse juger de la manière de traiter ce thème, voici quelques exemples de compositions sur ce sujet.

En français :

*Petit cercle de pierres
Ils se chauffent sous les étoiles
Les vieux ancêtres*

Jean Antonini

*Pour rester là
Ce cairn retient
Tous ses élans*

Alain Kervern

*Quatre mille ans
Un menhir est en armes
À l'écoute des oiseaux*

Ban'ya Natsuishi

En gallo :

*Le cordon des Druides
(forêt de Fougères)*

*De gheùl boués en roche
a bèn pù chaer une feullarde
toute evallée de même ?*

Le Champ-Dolent (Dol)

*La-lén, o le mont le ten
a aler qerir le billeu de l'etoe
un long pincéo naer*

Jean-Yves Bauge

Haïku e brezhoneg

Ewid ar wech kentañ e Breizh, e vo savet ur genstrivadeg haïku. Deoc'h c'hwi, lennerien ar gazetenn *hopala!* da sevel haïku e brezhoneg, enno ijin ha muzik hor yezh evel ma kaver e tenzor hol lennegezh dre gomz : rimadelloù, krennlavarioù, divnadelloù... med enno ivez blaz ha spered hon amzer. Pe neuze, klaskit kenderc'hel gand an erw digoret gwechall-gozh gand gwerzourien hol lennegezh krenn, mailhed war ar c'hengensonadur hag ar c'hlotennoù diabarzh. Chañs wad deoc'h !

Da heul e kavoc'h haïku e brezhoneg savet gant Rozenn Milin ha Fañch Peru diwar-benn danvez "ar meurvein". N'hoc'h eus nemet mond d'o heul !

*Ul lanneg suliet
Ur peulvan rust e groc'hen
Ur glazard o pignat*

*War Barr an Enez
E klemm hag e c'harm
ar c'harn
En awel walarn*

*En noz, ar peulvanoù
A zañs gant ar viltansoù
Pebezh ebatou !*

Fañch Peru

*Tener ha garo
Dindan va dorn
Ar peul sonn*

*Pik ar menhir
War an duchenn rond
Ur vronn sonn*

*Tri menhir kozh
Gant peb a groaz
O tiwall an hent*

Rozenn Milin

Catégories

Chaque candidat pourra concourir dans l'une des catégories suivantes :

- Adulte en français
- Adulte en breton
- Adulte en gallo
- Enfant en français
- Enfant en breton
- Enfant en gallo

Nombre de poèmes

Chaque candidat pourra concourir dans sa catégorie d'âge dans l'une ou l'autre, ou l'une et l'autre langue, voire dans les trois langues s'il le souhaite. Dans chaque langue, les candidats peuvent envoyer un maximum de 3 haïku.

Date limite

Les textes seront envoyés à la revue *hopala !*, par courrier (BP 27 - 29470 Plougastell), le cachet de la poste faisant foi, ou par courriel (hopala@wanadoo.fr) avant le 31 janvier 2001, minuit. Les poèmes ne seront pas retournés à leurs auteurs.

Jury

Les haïku seront examinés par un jury que présidera Ban'ya Natsuishi, l'étoile montante du haïku au Japon, qui est Directeur de l'Association du Haïku Contemporain dont le siège est à Tôkyô. Ce jury sera composé de Rozenn Milin, Directrice de T.V. Breizh, elle-même poétesse de talent, de Jean-Yves Bauge, enseignant de gallo à l'Université de Haute Bretagne et d'Alain Kervern, qui a traduit de nombreux ouvrages sur le haïku.

Proclamation des résultats

La proclamation des résultats de ce concours se fera à l'occasion du Printemps des Poètes, le lundi 26 mars, à 18 h 00, à la librairie Dialogues à Brest et sera publiée dans le numéro 7 de la revue *hopala !*.

Pourquoi les non-Japonais composent-ils des haïku ?

Alain Kervern

Étrange paradoxe que celui de ce genre poétique, né dans un contexte culturel si particulier, si original, et capable aujourd'hui de produire dans toutes sortes de langues des formes se réclamant toutes de ses règles et de son esprit. Pour mesurer l'écart énorme qui bée entre le haïku contemporain, avec la richesse de ses diverses tendances, et le haïkaï son ancêtre des origines, apparut il y a cinq cents ans dans les milieux littéraires d'une société féodale, voici deux définitions qui se répondent au delà des siècles. La première est de Ban'ya Natsuishi (né en 1955), une sorte d'art poétique ramassé en quelques mots :

Waga haïku kyūhyakukyūjūkyū-sai no kosugi
Ce qu'est mon haïku ? / Un tout petit cèdre / De 999 printemps.

La seconde remonte aux aurores du genre, puisque la définition suivante est donnée par Kitamura Kigin (1624-1705), le propre maître de Bashō lui-même, dans un ouvrage de référence, le *Haikai Yōi Fūtei*, publié en 1673 :

Si le haïkaï est composé de mots familiers d'aujourd'hui, il s'agit néanmoins d'une forme poétique issue du Kokinshū (Recueil de jadis et naguère) et d'un art poétique dont l'essentiel consiste à admirer les fleurs, à aimer la lune, à respecter son seigneur et son père, sans oublier l'amour entre un homme et une femme, à vénérer les dieux et à se mettre en quête de la vraie voie. Comment peut-on atteindre le véritable haïkaï si l'on n'a pas étudié les classiques de la littérature japonaise comme *Le Roman du Prince Genji* ou *Les Notes de chevet* ? Il faut pouvoir s'imprégner du style ancien pour mesurer le poids des phrases et des mots.

C'est donc l'esthétique du waka, porteuse de l'univers de la poésie classique japonaise, qui a forgé les images fondamentales sur lesquelles le haïkaï s'est construit. Nous sommes ici très éloignés d'un genre à vocation universelle, et l'évolution du haïkaï, du hokku puis du haïku ne démentira pas cette fidélité, cet attachement à la culture des origines. Ce sont paradoxalement deux éléments constitutifs du genre

Ndlr : Texte de la communication présentée par l'auteur au *World Haiku Festival* (Londres, 26 août 2000)

lui-même qui vont favoriser cette universalité, et son développement progressif à l'extérieur du Japon, à savoir : une référence constante à l'émotion saisonnière, et une forme extrêmement concise, généralement bâtie sur un rythme de dix-sept syllabes.

Il est à remarquer que ces deux caractéristiques se retrouvent même dans le poème de Ban'ya Natsuishi : une référence à la nature (le cèdre) et une structure ramassée (5/10/6 syllabes dans le haïku original).

Le haïku révèle un profond enracinement de la sensibilité du peuple de cet archipel dans une contemplation du monde toujours renouvelée. La référence à la nature, traditionnellement associée au raffinement et à l'élégance de la création artistique (admirer les fleurs, aimer la lune) va devenir le premier principe du haikai, puis du haïku. Au fil des siècles, avec une extraordinaire minutie, les Japonais ont codifié leurs rapports avec la nature. Les almanachs poétiques (saijiki), ces répertoires de mots et expressions correspondants à des événements précis dans le cours d'une saison, sont de véritables manuels pratiques à l'usage des compositeurs de haïku. Les haïku y ont leur place comme illustration de l'adresse ou du talent avec lesquels les compositeurs renommés usent de telles références. C'est ce rapport à la nature qui a ouvert le haïku à l'universalité, parce que les thèmes de la nature sont immédiatement accessibles à tous, Japonais ou non. Bashô pensait que la nature entrait en lui lorsque lui-même s'oubliait, et que les mots surgissaient de la nature. Après lui, il fut dit que le haïku était le résultat d'un contact direct avec la nature, la réceptivité humaine favorisant l'éclosion de la réalité avant que n'intervienne la pensée.

C'est cette relation profonde entre l'homme et l'univers qui a sans doute suscité l'intérêt des étrangers et permis l'expansion du haïku. Les préoccupations contemporaines liées à la protection de l'environnement ont amplifié le phénomène aux dimensions de la planète, parce que ces problèmes le sont devenus. Ainsi, les myriades de Kami qui animent la nature japonaise sont autant menacés par la pollution que la multitude des saints bretons dont les fontaines sacrées se meuvent des pesticides, ou les génies indiens des forêts amazoniennes sous les coups de la déforestation massive. La montée des périls environnementaux rend les hommes plus solidaires, et rapproche les sensibilités, faisant des poètes de haïku des pèlerins du monde. Voici le témoignage de quelques-uns d'entre eux :

Uma wo sae nagamuru yuki no ashita kana
(Il retient son cheval / le voyageur indécis / tant de neige ce matin.)

Bashô (1644-1694)

Yozora hatenashi hoshi. bara. dôshi asu wo kishi
(Ciel de nuit sans limite / étoiles, roses, camarades / tous attendent demain.)

Taiho Furusawa (1913-2000)

Gunkô no tasogare suisen to tetsu niou
(Aurore au port de guerre / ça sent les narcisses / et le fer.)

Kimiko Itami (1925-)

Mais le facteur qui a exercé sur les étrangers une véritable fascination, c'est l'extrême concision du haïku. À part quelques rares exceptions (notamment cette forme poétique courte du Moyen Âge gallois, l'englyn, ou le patoun malais), il n'existe nulle part ailleurs de poésie aussi brève, aussi dense. Et sans doute cette expression minimaliste favorise-t-elle l'émergence de l'essentiel, un concentré de réel. Et comment le réel échapperait à la marque de l'instant présent ? Car la grande leçon que le haïku nous apporte, nous autres non-Japonais, c'est cette mise en évidence de la notion de temps qui passe, renforcé par toute une gamme d'émotions saisonnières. Le temps n'a qu'une durée, celle de l'instant, que met en valeur la fugacité du haïku. Il est donc une expérience de l'instant, le fameux "haïku moment" des Anglophones. Si le haïku s'éprouve dans l'instant, il devient l'idéal d'une "vie ardente de l'éphémère", un élan vital s'exprimant en une brève pulsion. Voilà ce qui était nouveau pour l'Occident, et qui a suscité un tel engouement pour ce flash poétique où l'essentiel devait être dit en un souffle de quelques mots, car la vie trouve toujours dans l'instant sa vérité première.

Waga kako no ippen takibi ni mekkyakusu
(Une partie / de ma vie disparaît / Dans le feu des ancêtres)

Susumu Takiguchi (1944-)

Inazuma ni koboruru oto ya take no tsuyu
(Un éclair / le goutte à goutte / de la rosée de bambou.)

Buson (1716-1783)

Kawa no ha yuku asa kara ban made kawa no ha yuku
(Les dents de la rivière / du matin jusqu'au soir vont / les dents de la rivière)

Kaneko Tôta (1919-)

POURQUOI LES NON-JAPONAIS COMPOSENT-ILS DES HAÏKU?

La conclusion de cet exposé nous appartient tous, que nous soyons Japonais ou non. L'avenir du haïku est entre nos mains, si nous savons éviter les pièges. Ne nous enfermons pas dans l'admiration d'un modèle qui lui-même évolue.

Ainsi, tous les aspects de la nature ne sont pas seulement considérés pour leur vertu saisonnière, mais aussi pour leur saveur propre. Par ailleurs, la taille réduite de ce poème ne doit pas en limiter les pulsions vers l'inconnu toujours à découvrir. Laissons-le s'échapper des concepts convenus sur le temps, laissons-le s'élargir à d'autres rivages, d'autres éternités.

À la fois mode d'expression universel et révélateur de la culture de chacun, le haïku est un outil d'exploration du réel aux potentialités immenses, si nous en décidons ainsi.

URZH-PRENAN / BON DE COMMANDE

Anv / Nom
 Chomlec'h / Adresse

a ra urzh da gas / déclare commander skouerenn a / exemplaires de

hopala! n° 0 (mars-mai 1999) (noir/blanc n°1) 70 LF* (franco de port)
 hopala! n°1 (juin-août 1999) 70 LF* (franco de port)
 hopala! n°2 (septembre-novembre 1999) 70 LF* (franco de port)
 hopala! n°3 (décembre 1999-février 2000) 70 LF* (franco de port)
 hopala! n°4 (mars-mai 2000) 70 LF* (franco de port)
 hopala! n°5 (juillet-septembre 2000) 70 LF* (franco de port)
 hopala! n°6 (nov. 2000-fév. 2001) 70 LF* (franco de port)
 30 LF Koumanantet / abonnés
 40 LF ar re all / autres

Lakit ur groaz dirak an niverenn divizet / Cocher les n° concernés
 Sammad / Montant de la commande LF TTC
 - 10% distaol / remise de 10% sur le montant total à partir de 2 ouvrages commandés
 - 20% distaol / remise de 20% sur le montant total à partir de 4 ouvrages commandés
 - 30% distaol / remise de 30% sur le montant total à partir de 6 ouvrages commandés

Hollad da baeñ / Montant total de la commande :
 (distaol/remise) = LF TTC

Kavit aman ur chekenn pe ur chekenn-bost e gourchemenn hopala!-débats / Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou postal établi à l'ordre de hopala!-débats
 Deiziad / Date

Sinadur / Signature

Urzh-prenan da gas da / Bon de commande à retourner à :
 hopala! BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)

*Sauf étranger : Union Européenne 80 FF (avec remises identiques) ; reste du monde 85 FF (avec remises identiques) ; pour les modes de paiement, nous consulter

KOUMANANT / ABONNEMENT

Anv / Nom
 Chomlec'h / Adresse

a asant da vezañ koumanantet d'ar rollen hopala! / souscrit un abonnement à la revue hopala! / adalek an n° / à partir du n° (compris)

Kelc'hit ar feur, e Lur c'hall, hag ar badalezh divizet / Entourer le tarif, en FF, et la durée choisie :

	Normal	Soutien	Étudiants	Institu- tionnels (Biblioth.)	Union Eur*	Autres pays*
1 bloaz / an (3 n°)	165	195	135	265	195	210
2 vloaz / an (6 n°)	315	375	255	510	375	405

Deiziad / Date

Sinadur / Signature

Chekenn pe ur chekenn-bost e gourchemenn hopala! / Chèque bancaire ou postal à établir à l'ordre de hopala!
 Kasit ho chekenn da / À retourner, accompagné de votre paiement, sous enveloppe affranchie à :
 hopala! BP 27, 29470 Plougastel-Daoulas (France)

*Goulenit kuzul diganeomp evit an doareoù da baeñ / Pour les modes de paiement, nous consulter

Liou an amzer (La couleur du temps)

Maurice Le Meur

Si un vent de folie décide un jour de faire voler les clôtures, les vaches et les chevaux, et même les toitures de tes granges et de ta maison, dépêche-toi de rassembler tous les amis et les cordes du village pour amarrer le tout au plus fort de tes chênes.

S'il ne résiste pas, si ses racines cèdent, s'il trahit la confiance, s'il ne reste alentours que des débris épars, surtout ne désespère pas.

Gonflé des forces de l'océan, le suroît a simplement voulu perturber la routine des longs fleuves trop tranquilles pour réinventer la multiplicité de l'unique. La branche et le fagot, le nuage et la goutte, la vigne et le vin, l'épi et le grain, l'agneau et son troupeau. Les pores de la peau. L'herbe folle des talus et le sel de la terre.

Quand le vent qu'on dit mauvais sera parti faire son voyou ailleurs, tu pourras monter verser tes larmes là-haut sur le méné.

Tu y trouveras, amassés à l'abri de la dernière crête, les éclats d'ardoise de tes toits envolés. De cette grande ramée tu lisseras une tenture de pierre pour la suspendre au linteau de ta porte.

Le bon vent revenu et le soleil avec lui, feront faser tes oriflammes. Elles te donneront toutes les couleurs du temps, tous les sons et les goûts de la vie.

Et demain, sans que tu n'y prêtes garde, des roches nobles, encore humides de la carrière, protégeront à nouveau tes bêtes et les tiens.

La brise modulée du grand beau temps fera vibrer les cordes de la harpe du lignolet pour accompagner dans son vol le chant de la fière allouette.

Couverture
Empreinte d'ardoise (rond central)
détail de *Liou an Amzer* (bandeau)
Maurice Le Meur

4^{me} de couverture
Liou an Amzer
sculpture, ardoise, (détail)
Maurice Le Meur

Achevé d'imprimer
sur les presses de Cloître Imprimeurs à Saint-Thonan
le quatrième trimestre 2000.

Dépôt légal n° 1001



70 FF